

La cathédrale Notre-Dame de Sion

Le contexte historique des vestiges découverts en 1985 et 1988

François-Olivier DUBUIS et Antoine LUGON

Si les fouilles de 1985 et leur petit complément de 1988 n'ont touché qu'une partie très restreinte de la cathédrale, elles ont mis au jour des éléments essentiels relatifs à l'évolution de l'édifice. Ces acquisitions récentes, même si elles demeurent limitées sur bien des points à une chronologie relative, permettent de dater les premiers sanctuaires aujourd'hui connus et obligent à réviser un certain nombre d'idées reçues. On ne peut plus admettre désormais que l'histoire de Notre-Dame de Sion se résume à la succession de deux églises : l'ancienne, romane, dont il ne subsisterait que le clocher ainsi que les murs et les pilastres des bas-côtés, et la nouvelle, gothique, dont on a agrandi le chœur en 1948. Dès lors, à vrai dire, l'historien se sent moins mal à l'aise devant les textes dont il dispose. Ceux-ci attestent la vraisemblance d'une cathédrale Notre-Dame bien avant le XII^e siècle.

Nous verrons dans cet article dans quelle mesure il est possible de restituer hypothétiquement le plan des plus anciennes églises en attendant que des fouilles complètes conduisent à des certitudes. Nous examinerons aussi la relation entre les documents les plus anciens et les premiers édifices.

A partir de la seconde moitié du XIII^e siècle, plusieurs textes nous éclaireront sur la disposition de ces anciennes églises, sur les dommages qu'elles ont subis lors de certains pillages de Sion et sur les chantiers ouverts soit pour l'embellissement du sanctuaire, soit pour la réparation de dégâts. Nous tâcherons de suivre ainsi les principales transformations ou reconstructions de Notre-Dame jusqu'au XIX^e siècle.

L'état de la documentation complique le travail. L'analyse générale des structures du bâtiment n'a jamais été faite et demeurera impossible, de même que la prospection archéologique du sous-sol, jusqu'au jour lointain d'une restauration complète. Les archives des évêques ont presque complètement disparu dans les incendies du XVI^e et du XVIII^e siècle. Le chapitre cathédral, en revanche, a eu la chance de voir sa considérable documentation échapper à de tels désastres.

Mais, en ce qui concerne notre actuel propos, l'historien éprouve quelque déception. La série suivie des procès-verbaux des assemblées capitulaires ne commence qu'au début du XVI^e siècle. Les textes qui ne présentaient pas d'importance juridique pour l'avenir n'ont pas été jugés dignes d'une conservation attentive : c'est malheureusement le cas des contrats de construction et des comptes de chantier qui nous auraient renseignés explicitement sur l'ordonnance et la qualité des travaux entrepris. On ne peut combler que partiellement ces lacunes, en recourant à une documentation indirecte, par exemple aux textes démontrant qu'à tel ou tel moment, l'état des travaux permettait ou non l'utilisation normale de l'église. Il ne faut pas oublier quelques rares données épigraphiques et les considérations réalistes que peut donner l'expérience pratique des chantiers.

La récapitulation générale des principales transformations apportées aux structures de la cathédrale jusqu'au XIX^e siècle organise le contexte historique dans lequel la chronologie relative de l'archéologue trouve son aboutissement. On constatera toutefois, avec humour ou agacement, que la démolition partielle de la crypte romane n'a laissé dans la documentation aucune trace directe. Les dates proposées par nos prédécesseurs varient de 1352 à 1788¹. Pour essayer de déterminer quand cette importante transformation a été exécutée, il faudra montrer quelles étaient les fonctions de la crypte, à quel moment elles ne sont plus attestées et quels travaux datables n'ont pu être faits sur son emplacement qu'après la démolition de ses superstructures.

L'église préromane

Les débris de sculpture carolingienne (particulièrement les fragments de chancel) découverts par les archéologues font penser que l'édifice roman où ils avaient été utilisés à simple titre de spolia avait succédé à une église carolingienne. La technique de construction de la crypte ne se justifie que si l'on entendait maintenir un certain temps des éléments d'une construction plus ancienne, située peu à l'ouest du chevet roman. Enfin, le fragment de mur, très soigneusement enduit, qui a été trouvé en 1988 à une douzaine de mètres à l'ouest de la crypte romane, correspond à un niveau plus bas que celui de l'époque romane, probablement attesté par un sol de mortier à gros tuileau. L'alignement de ce fragment de mur conviendrait à un bâtiment orienté comme le sera plus tard l'église romane. Ces constats archéologiques² permettent de conclure le plus vraisemblablement à l'existence, sur l'emplacement de la cathédrale actuelle, d'une église carolingienne (VIII^e-IX^e siècle) de construction soignée. Seule une

¹ Sur le système de renvoi aux documents, voir ci-dessus, p. 61, note 2. Pour les différentes dates assignées à la démolition de la crypte romane, voir Doc. II, n^{os} 255 (A.-J. de Rivaz, 1418), 289 (Carraux, 1352) et 297 (Louis de Riedmatten, 1788). Voir aussi J.-E. TAMINI et P. DELÈZE, *Nouvel Essai de Vallesia Christiana*, Saint-Maurice 1940, p. 30, qui estiment que la voûte de la crypte s'est effondrée lors de l'incendie de 1418.

² Voir ci-dessus, p. 76.

exploration archéologique complète donnerait l'occasion de voir ou d'entrevoir le plan de ce très ancien sanctuaire et de savoir s'il était ou non le premier lieu de culte chrétien à cet endroit.

La question demeure naturellement ouverte : le sanctuaire préroman avait-il déjà une fonction de cathédrale ? On sait qu'avant l'époque de construction de la crypte, l'église épiscopale de Sion était placée sous le vocable de la Vierge Marie³. Quand la documentation médiévale (à partir de la seconde moitié du XII^e siècle) mentionne clairement les deux églises de Valère et de la ville, souvent considérées toutes deux comme cathédrales, elle appelle la première « église d'en haut » (*superior*, sans connotation de dignité) et la seconde « église d'en bas » (*inferior*, sans connotation de subordination). La première est désignée sous le nom d'« église de Valère » (*ecclesia Valerie*) et l'autre sous le nom d'« église de Sion » (*ecclesia sedunensis*). Il est important de noter que la première n'est déterminée par un vocable que vers la fin du Moyen Âge, et que la titulaire est alors sainte Catherine ; en revanche, le vocable de l'église d'en bas, Notre-Dame, est très souvent employé⁴.

Ces constatations n'enlèvent rien à la dignité de Valère, aujourd'hui sanctuaire marial élevé au rang de basilique mineure. Elles suffisent à suggérer que l'église à laquelle l'évêque Althée a probablement offert son reliquaire, l'église Notre-Dame bénéficiaire des largesses de l'évêque Wilfin, et celle à laquelle le roi Rodolphe III de Bourgogne donna le comté du Valais⁵ sont un seul et même sanctuaire déjà bâti sur le site de la cathédrale médiévale Notre-Dame.

L'église romane

La deuxième église, heureusement mieux connue que la première, va, moyennant quelques transformations et adjonctions, demeurer en activité jusqu'au milieu du XV^e siècle.

La construction originale

En se fondant sur des critères architecturaux (genre de maçonnerie, plan, forme de fenêtres, etc.), les archéologues peuvent attribuer la construction de cette église à crypte au XI^e siècle. Aucun document écrit ne subsiste qui fixerait

³ C'est à la cathédrale Notre-Dame que le roi de Bourgogne Rodolphe III donne le comté du Valais en 999 : J. GREMAUD, *Documents relatifs à l'Histoire du Vallais*, vol. I, p. 49, n° 71 (cité GREMAUD, Doc.), dans *Mémoires et Documents publiés par la Société d'Histoire de la Suisse romande* (cités MDR), t. XXIX-XXXIII et XXXVII-XXXIX, Lausanne 1875-1884 et 1893-1898. De même, c'est une église Notre-Dame qui reçoit, dans la première moitié du X^e siècle, les donations de l'évêque Vulfin : J. GREMAUD, *Nécrologe de l'Eglise Cathédrale de Sion*, MDR, t. XVIII, p. 258. Le reliquaire que l'évêque Althée (dernier quart du VIII^e siècle) fit faire « en l'honneur de sainte Marie » (Eugen GRUBER, *Die Stiftungsheiligen der Diözese Sitten im Mittelalter*, Fribourg 1932, p. 53) est probablement déjà une indication du vocable de l'Eglise sédunoise.

⁴ Sur le problème des deux cathédrales, voir F.-O. DUBUIS et A. LUGON, « Sion jusqu'au XII^e siècle. Acquis, questions et perspectives », dans *Vallesia* XL, 1985, p. 43.

⁵ Voir ci-dessus, note 3.

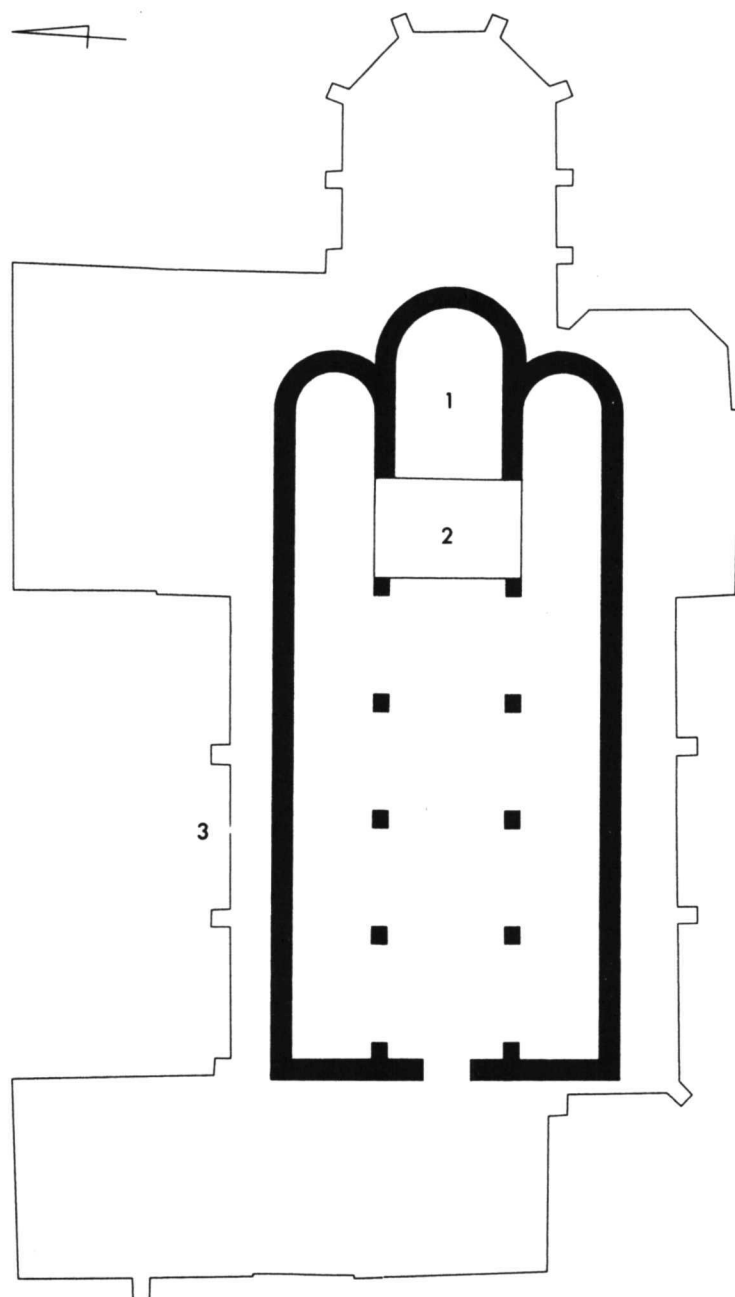


Fig. 1. — La cathédrale du XI^e siècle : restitution proposée. Echelle 1:400.

1) sanctuaire sur la crypte 2) avant-chœur 3) région du cloître

une date précise. Certes, plusieurs mentions de l'église épiscopale consacrée à Notre-Dame sont connues au XI^e siècle⁶. Mais on ne peut pas savoir si elles se rapportent à l'église romane ou encore à l'église précédente. La seule certitude est que la dédicace de cette nouvelle église remonte à un 13 octobre, date que l'on célébrait déjà dans le diocèse au XII^e siècle⁷ et qui demeure fête de la dédicace de la cathédrale aujourd'hui encore. Un compilateur du XVII^e siècle, le chanoine de Sion, puis abbé de Saint-Maurice, Jean-Jodoc de Quartéry, écrivait : « L'église cathédrale de Sion fut brûlée en l'an 1010⁸. » On ignore malheureusement où il a trouvé la source de cette information. Si celle-ci est fiable, la construction de la cathédrale romane pourrait bien avoir suivi l'incendie et avoir été facilitée par les nouveaux revenus que le roi Rodolphe III avait accordés à l'église de Sion en lui donnant, en 999, les charges et bénéfices du comté du Valais.

Le plan général de cette église peut être restitué (fig. 1) sans trop d'approximation grâce aux trouvailles de 1985 et de 1988. La largeur de la nef correspondait évidemment à celle de la crypte. Le voisinage de l'abside centrale et des absides latérales ne donne aucune possibilité d'admettre une nef centrale plus large ou moins large que l'espacement des murs latéraux de la crypte. D'autre part, les restes d'une base de pilier, découverts plus à l'ouest, se situent exactement dans le prolongement de la ligne indiquée par la crypte. La largeur des bas-côtés peut être déduite, non sans quelque approximation, de la restitution des absidioles dont subsistent les amorces au nord et au sud de l'abside centrale. La dimension transversale de l'église était ainsi d'environ 19 à 20 m hors œuvre. Entre l'extrémité occidentale du chœur sur la crypte (séparé des bas-côtés par des murs pleins) et la base de pilier trouvée en 1988, il y a place pour un pilier intermédiaire et deux arcades. Plus à l'ouest, l'adoption de ce module conduirait, en trois autres arcades, jusqu'à une façade correspondant à l'est du clocher actuel. La longueur de l'église serait dans ce cas d'environ 41 m. L'avant-chœur, dont M^{lle} Antonini a trouvé l'amorce orientale, se serait étendu jusqu'entre les deux premiers piliers de la nef ; il aurait eu sensiblement les mêmes dimensions que le chœur rectangulaire, établi sur la crypte devant l'abside.

Il est évident que ces suggestions concernant le plan de la cathédrale romane doivent être considérées dans leurs lignes générales et comme une simple hypothèse que seules des fouilles pourraient vérifier.

Adjonctions et transformations du XIII^e et du XIV^e siècle

La première adjonction faite à la cathédrale romane est celle du clocher-porche bâti devant la façade occidentale (fig. 2). Déduction faite de ses deux surélévations en briques (étage supérieur et flèche), il peut être attribué à la fin du XII^e siècle ou au début du XIII^e. La face orientale de cette tour permet de déterminer sans trop d'approximation la hauteur du faîte de la nef romane. En effet, la partie inférieure comprend une porte et le premier étage une grande ouverture géminée qui ne pouvait s'ouvrir que sur le volume intérieur de la nef.

⁶ J. GREMAUD, *Chartes sédunoises* (MDR, t. XVIII), nos 1-5.

⁷ J. GREMAUD, *Nécrologe de l'Eglise de Granges* (MDR, t. XVIII), p. 328.

⁸ Doc. I, p. 150 et note 11.

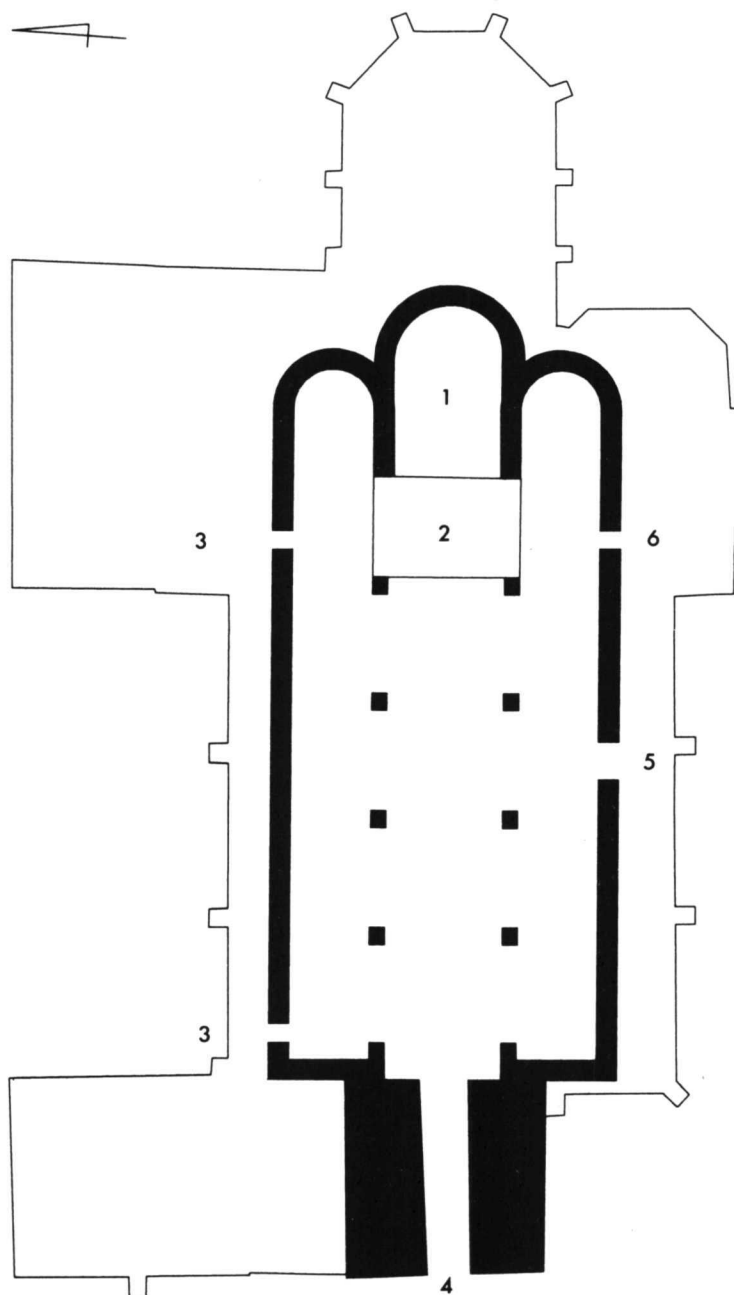


Fig. 2. — La cathédrale au XIII^e siècle: restitution proposée. Echelle 1:400.

- | | |
|---|---------------------------------|
| 1) sanctuaire sur la crypte | 4) entrée par le clocher-porche |
| 2) avant-chœur | 5) entrée principale |
| 3) emplacement probable des galeries
du cloître à l'est et à l'ouest | 6) porte Saint-Nicolas |

Le deuxième étage est aveugle. A son sommet règne la bande d'arcatures « lombardes » qui marque sur les quatre faces du clocher le passage du socle aux étages supérieurs ajourés. Cette composition indique que le faîte du toit de la nef était un peu en dessous des arcatures du troisième étage⁹.

Quelques points de la topographie de cette église vers 1250-1270 sont éclairés par le *Liber Ordinarius* de la cathédrale de Sion. Le P. Huot a soigneusement étudié les passages de ce livre qui, décrivant certaines processions, font allusion à la *porta campanilis* (qui subsiste encore au pied du clocher), à la « grande porte » et à la « porte de Saint-Nicolas » (respectivement vers le milieu et vers l'extrémité orientale du bas-côté sud), ainsi qu'au cloître qui accompagnait l'édifice au nord. Il a relevé aussi la salle du chapitre et la sacristie débouchant sur l'aile est du cloître, la porte qui ouvrait de cette galerie sur l'extrémité orientale du bas-côté nord et une autre porte correspondant à la galerie ouest (soit du bas-côté nord, soit de l'extérieur). Il est important de signaler que, selon le *Liber Ordinarius*, les fonts baptismaux ne se trouvaient pas à l'intérieur de la cathédrale Notre-Dame, mais dans l'église voisine, Saint-Théodule¹⁰.

Du XIII^e au milieu du XV^e siècle, la cathédrale est l'objet de plusieurs chantiers dont les résultats sont presque impossibles à apprécier. On peut tout de même esquisser quelques grandes lignes. Le 9 décembre 1312, l'évêque Aymon de Châtillon recommande à son clergé une quête pour la remise en état de la cathédrale. Le chapitre a chargé quatre chanoines de s'occuper des travaux : ils commenceront par la construction d'un portail (probablement devant la grande porte du sud), déjà projeté en 1294. L'évêque accorde des indulgences à qui collaborera à l'œuvre par son travail ou par ses dons en nature. En 1313, le chapitre paie les maîtres qui sont en train de bâtir *lo portal*. Quels que soient les autres éléments de la cathédrale qui auraient pu être touchés par ce chantier, la restauration n'était pas terminée en 1315. Le 1^{er} mai de cette année, l'évêque et le chapitre allouent aux chantiers de la cathédrale et de Valère les premiers revenus des bénéfices vacants pour les cinq années à venir. Le 24 septembre 1336 encore, le chanoine Nicolas Binfa lègue une valeur de 20 livres pour l'ornement et la construction du maître-autel de l'église d'en bas¹¹.

Le 4 novembre 1352, les troupes savoyardes prennent la ville de Sion. Ce jour-là ou l'un des suivants, à l'occasion de quelque scène de pillage, la

⁹ F.-O. DUBUIS, « Le clocher roman de la cathédrale de Sion et ses transformations au XV^e siècle », dans *Annales valaisannes*, t. XXVI, 1978, Pl. II.

¹⁰ François HUOT, *L'Ordinaire de Sion : Etude sur sa transmission manuscrite, son cadre historique et sa liturgie* (*Spicilegium Friburgense* 18), Fribourg 1973, p. 105 ss. — Nous ne savons pas depuis quand le baptistère de la cathédrale se trouvait à Saint-Théodule. En revanche, nous avons constaté, lors des fouilles pratiquées dans cette église de 1960 à 1964, que les fonts baptismaux étaient au XV^e siècle dans la nef de Saint-Théodule. Le fait que l'on baptisait à cet endroit crée un rapport étroit entre les deux églises voisines. Il n'est dès lors pas étonnant que des documents du XIV^e et du XV^e siècle établissent la liste des autels de Notre-Dame et de Saint-Théodule en les groupant sous le seul titre de « l'église d'en bas » (GREMAUD, Doc. n^{os} 2090 et 2784 ; voir aussi F.-O. DUBUIS 1962, p. 38). C'est sans doute dans la même perspective qu'il faut comprendre les textes qualifiant Saint-Théodule de « cathédrale » (Doc. II, n^{os} 78 et 96) ou faisant usage d'une sorte de vocable double « Notre-Dame et Saint-Théodule » (Doc. II, n^{os} 92 et 125) et peut-être aussi le vidimus de l'acte de donation du comté à l'église de Sion (999), fait en 1477, et dont la conformité à l'original est discutée (voir F.-O. DUBUIS, « Saint Théodule, patron du diocèse de Sion et fondateur du premier sanctuaire d'Agaune », dans *Annales valaisannes* 1981, p. 129, note 29).

¹¹ Doc. I, n^{os} 2-4 bis.

cathédrale est mise à mal. Le chapitre, dans une plainte adressée au Saint-Siège le 22 décembre, déclare : « l'église cathédrale d'en bas a été dépouillée de ses reliques, croix, calices, livres, ornements et autres objets de culte ; elle a été souillée par le meurtre de plusieurs chrétiens qui y a été commis et incendiée (...) en même temps que le cloître et les édifices voisins, pillés eux aussi »¹². Le fait que le sanctuaire était encore inutilisable en juillet 1353¹³ témoigne à la fois de la gravité des dommages et des difficultés économiques de l'Eglise. Peut-être retardés par l'épidémie de peste et par la situation inconfortable du prince-évêque jusqu'au traité d'Evian (1361¹⁴) qui lui rendra son autonomie, les travaux de restauration n'ont lieu qu'à partir de 1364. Les quelques documents qui éclairent un peu le chantier font penser à une réfection de la couverture, mentionnent l'acquisition de quelques objets de culte et indiquent la pose de vitraux dans les quatre fenêtres autour du maître-autel. En 1370, certains chanoines demandent le remboursement de sommes qu'ils ont avancées pour la restauration, notamment pour l'orgue, le toit, les sols et les stalles¹⁵.

En 1384, les troupes savoyardes s'emparent de nouveau de Sion. Elles y allument quelques incendies et font détruire une partie de l'enceinte, mais la cathédrale ne paraît pas avoir subi des dommages.

Les travaux de la première moitié du XV^e siècle

A la Fête-Dieu 1403, le clocher est incendié accidentellement ; il s'ensuit une reconstruction de l'étage supérieur et, plus ou moins rapidement, de la flèche¹⁶.

Un nouvel épisode militaire survient le 7 octobre 1418. Les Bernois et leur combourgeois Guichard de Rarogne surprennent la ville et la livrent au pillage et à l'incendie. On sait qu'ils boutèrent le feu à Notre-Dame, à la chapelle contiguë de Sainte-Croix et à Saint-Théodule, et qu'ils emportèrent reliques et objets de culte¹⁷. Les dommages subis par le bâtiment de la cathédrale paraissent toutefois limités. L'incendie n'a probablement détruit que tout ou partie de la toiture. Le 24 mars 1419 déjà, l'évêque André de Gualdo, administrateur du diocèse, peut faire publier dans la cathédrale, durant les messes, puis afficher aux portes de l'édifice, un édit ordonnant aux chanoines et chapelains qui ont quitté Sion, de revenir exercer leurs charges à la cathédrale¹⁸.

Les travaux de réparation ont été entrepris assez rapidement. Le 7 mai 1423, en effet, le chapitre rappelle qu'il avait passé contrat avec le charpentier Jaquet de Bona pour refaire le toit de la cathédrale (charpente et lattis) pour le montant de 80 écus et 3 muids de blé. Les chanoines constatent que le travail a

¹² GREMAUD, Doc. n° 2006.

¹³ Doc. I, n° 5.

¹⁴ GREMAUD, Doc. n° 2062.

¹⁵ Doc. I, n°s 7-11, 13 et 15.

¹⁶ F.-O. DUBUIS, 1978, p. 97 ss.

¹⁷ GREMAUD, Doc. n° 2703, p. 309.

¹⁸ GREMAUD, Doc. n° 2692.

été exécuté à leur satisfaction et indemnisent le charpentier qui a dû dépasser son devis de la somme de 40 florins. Les diverses étapes de tractation évoquées par ce document suggèrent qu'à cette date les travaux étaient terminés depuis plusieurs mois.

En 1428, on note quelques petits frais pour les stalles et pour la réparation d'un calice ; on enregistre plusieurs largesses testamentaires dont l'une en vue de la restauration du cloître ; c'est essentiellement à ce dernier que l'on travaille en 1430. Un peu avant le milieu du XV^e siècle, la commune répare l'enceinte urbaine et demande au chapitre de contribuer. En 1447, les chanoines refusent en écrivant que la récente restauration de la cathédrale leur a coûté, y compris la refonte de la grosse cloche (*la Ténébreuse*), 2000 florins du Rhin. Ce montant laisse supposer que nos documents, une fois de plus, ne reflètent qu'une petite partie des travaux exécutés¹⁹.

Les indications fournies par les archives et l'apport des fouilles archéologiques récentes ne paraissent évoquer, de la fin du XIII^e siècle au milieu du XV^e, que des travaux de réparation ou d'embellissement. C'est à cette période, sans pouvoir préciser davantage, qu'il faut placer les exhaussements de sol constatés devant les entrées de la crypte²⁰. Tout en réservant ce qui pourrait apparaître le jour où la cathédrale sera l'objet d'une exploration scientifique complète, nous pensons pour l'instant que le plan original de l'édifice roman n'a été changé, avant 1450, que par l'édification du clocher et plus tard d'un portail (probablement devant la grande porte de la façade sud)²¹.

Les fonctions de la crypte

Les textes faisant allusion aux chantiers exécutés à la cathédrale jusque dans la première moitié du XV^e siècle ne mentionnent jamais la crypte dont les

¹⁹ Doc. I, n^{os} 16-22 ; Doc. II, n^o 37.

²⁰ Voir ci-dessus p. 74. Les dommages relativement restreints causés par l'incendie de 1418 autorisent peut-être à supposer que la nef et les bas-côtés romans auraient été voûtés sur l'un des chantiers du XIV^e siècle.

²¹ Le professeur Joseph Gantner, qui a examiné la cathédrale avant la transformation de 1947-1948, pensait que les murs extérieurs appartenaient en majeure partie à l'église romane. Il était frappé par la porte couverte en plein cintre qui se voyait, obturée, dans la travée occidentale du bas-côté nord, et davantage encore par les pilastres des parois latérales qui ne sont pas exactement alignés sur les piliers gothiques de la nef (J. GANTNER, *Kunstgeschichte der Schweiz*, II, p. 157). Cette irrégularité de construction, que M. Claude-Eric Bettex, de l'Office cantonal des recherches archéologiques, a contrôlée pour nous, peut s'expliquer plus simplement par l'organisation des travaux sur le chantier de la cathédrale gothique ; voir ci-dessous p. 96. Le monument funéraire de l'évêque André de Gualdo (mort en 1437) se trouve contre le mur du bas-côté sud. Il pourrait avoir été transféré là lors de la construction de la seconde moitié du XV^e siècle. C'est du moins ce que fait penser l'inscription qui lui est jointe : rappelant non seulement le décès de l'évêque mais encore celui de son successeur Guillaume III de Rarogne, mort en 1451, avec la date erronée du 30 janvier au lieu du 11 (GREMAUD, Doc. n^o 2886). L'inscription est donc bien postérieure à 1451. L'examen archéologique du mur permettrait sans doute d'y voir plus clair et de savoir aussi ce qu'étaient les ouvertures anciennes que J.-E. TAMINI aurait observées dans les murs sud et ouest de la cathédrale (J.-E. TAMINI, « La cathédrale de Sion, Notre-Dame du Glarier », dans *Annales valaisannes*, 1940, p. 38).

fouilles de 1985 ont démontré l'existence. A vrai dire, il n'y a pas lieu de s'en étonner : l'enquête archéologique a établi que ce local souterrain n'a jamais perdu son enduit original du XI^e siècle. Il n'avait donc subi aucune transformation notable.

On a écrit que la crypte de Notre-Dame contenait au Moyen Age un autel dédié à saint Théodule, mais cette assertion provient d'une interprétation fautive de textes qui se rapportent à l'église Saint-Théodule voisine²². En réalité, l'autel de notre crypte était érigé en l'honneur de saint Jacques. Le 25 juillet 1374 (soit le jour de la fête de l'apôtre saint Jacques le Majeur), une reconnaissance est prêtée en présence d'Antoine Descorbyer, « recteur de l'autel Saint-Jacques situé en l'église de Sion, sous le maître-autel ». Une assignation de rente est faite le 3 janvier 1446 en faveur de « l'autel Saint-Jacques fondé en l'église Notre-Dame de Sion, sous le maître-autel ». Jean de Origonibus, « clerc, recteur de l'école, et, à ce titre, de l'autel Saint-Jacques fondé en l'église Notre-Dame de Sion, sous le maître-autel », est mentionné le 15 juin 1450²³. L'expression utilisée pour situer cet autel est tout à fait semblable à celle qu'on emploie parfois à Saint-Théodule pour désigner l'autel de la crypte²⁴.

Le vocable de Saint-Jacques était sans doute déjà connu dans la crypte de la cathédrale en 1292. Le 25 décembre de cette année, le chanoine Nicolas de Bagnyes fonde par testament un bénéfice annexe (*vicaria*) « dans l'église inférieure de Saint-Jacques »²⁵. Plusieurs documents mentionnent un autel Saint-Jacques dans l'église Notre-Dame, mais sans donner d'autre précision sur son emplacement. Dans certains cas, l'identité du recteur démontre qu'il s'agit bien de l'autel de la crypte²⁶. D'autres mentions, plus anciennes, se rapportent évidemment au même autel, seul de ce vocable dans la liste du processional de Copenhague (XIII^e - XIV^e siècle)²⁷.

L'autel de la crypte a naturellement le même rôle que d'autres autels secondaires de la cathédrale. Un chapelain ou recteur y célèbre des messes fondées et perçoit les revenus des biens et rentes attachés à l'autel. Ce petit bénéfice constitue parfois une partie du salaire du maître de l'école sédunoise.

Saint-Jacques assume une fonction particulière dans la grande liturgie de la cathédrale. Un missel sédunois des XIV^e et XV^e siècles décrit la cérémonie de la « sépulture du Seigneur », qui a lieu le Vendredi saint. Le célébrant, portant le Saint-Sacrement et la croix, précédé par les céroféraires, le thuriféraire et le porteur d'eau bénite et suivi des prêtres et des clercs chantant à mi-voix le répons *Circumdederunt me*, se dirigera vers l'autel Saint-Jacques sous le maître-autel. Il entrera dans le « sépulcre » et déposera sur l'autel le Saint-Sacrement et la croix, soigneusement recouverts de corporaux. Le matin de Pâques, la même procession se rend de nouveau au « sépulcre ». Le prêtre découvre le Saint-Sacrement et,

²² F.-O. DUBUIS, « Sepulcrum beati Theodoli », édition spéciale du *Bulletin du Diocèse de Sion*, Sion 1962, p. 36 ss.

²³ Doc. II, n^{os} 15, 44 et 51.

²⁴ F.-O. DUBUIS, 1962, p. 37.

²⁵ Doc. II, n^o 2.

²⁶ Doc. II, n^{os} 17 et 50.

²⁷ Doc. II, n^{os} 3, 5 et 7.

l'ayant aspergé d'eau bénite et encensé, le rapporte au maître-autel au chant de *Christus resurgens a mortuis*²⁸.

Cette cérémonie, qui représente la mise au tombeau et la résurrection du Christ, est mentionnée déjà, après les Complies du Vendredi saint et avant les Matines de Pâques, par le *Liber Ordinarius* de Sion en 1250-1270. Cette première attestation sédunoise du rite ne mentionne pas expressément l'autel Saint-Jacques²⁹.

Quelques auteurs ont pensé que la crypte abritait le tombeau de saint Théodule, premier évêque connu du Valais, et qu'elle avait servi à la sépulture des évêques de Sion. Grâce aux fouilles exécutées de 1960 à 1964 sous l'église Saint-Théodule, et particulièrement à la découverte d'une crypte à couloir et arcosolium de l'époque carolingienne, nous avons pu montrer que cette interprétation de la crypte de Notre-Dame était fondée sur une compréhension fautive des textes publiés par l'abbé Gremaud³⁰.

Aucun document écrit, ni aucune découverte archéologique ne permettent de penser que la crypte romane, en tant que telle, a abrité les corps des anciens évêques de Sion. En ce qui concerne la fin du Moyen Age, on constate qu'il n'y avait pas un lieu de sépulture unique ordinairement réservé aux évêques. André de Gualdo, mort en 1437, a son monument funéraire à la cathédrale, dans le mur du bas-côté sud. Guillaume de Rarogne et son successeur Henri Esperlin sont enterrés à Valère (1451 et 1457). Walter Supersaxo repose dans sa chapelle de Sainte-Barbe (1482) et Nicolas Schiner (1510) dans l'église Saint-Théodule.

L'église gothique

Malgré tant de travaux exécutés au XIV^e et dans la première moitié du XV^e siècle, la cathédrale était devenue un édifice peu sûr. On peut en croire le témoignage de l'évêque Walter Supersaxo recommandant, le 5 octobre 1481, une quête en faveur de la reconstruction de Notre-Dame. L'évêque écrit que les travaux ont commencé trente ans plus tôt et rappelle les constatations qui avaient alors incité à ouvrir le chantier. L'église cathédrale a, dans le passé, été tant de fois brûlée « que ses murs étaient complètement desséchés et menaçaient ruine, comme l'examen des lieux le montrait ». Cette brève description rend compte de l'état réel des maçonneries, dont les surfaces, sans doute réparées sous André de Gualdo, ne suffisaient pas à retenir le noyau, dont le mortier était désagrégé. La tâche coûteuse à laquelle il avait fallu s'appliquer dès 1451 — rappelle l'évêque Walter — était une reconstruction totale de l'édifice³¹ (fig. 3).

²⁸ Doc. II, n° 4 ; voir aussi F. HUOT, p. 283 ss.

²⁹ *Item nota quod in dicta die Parasceve post Completorium sepelitur corpus Domini, quod ita fit. Deportatur de maiori (...) usque ad locum deputatum ubi sepelitur cum cruce, candelabris, thuribulo et aqua benedicta* (F. HUOT, pp. 427-428).

³⁰ F.-O. DUBUIS, 1962, p. 36 ss.

³¹ Doc. II, n° 92.

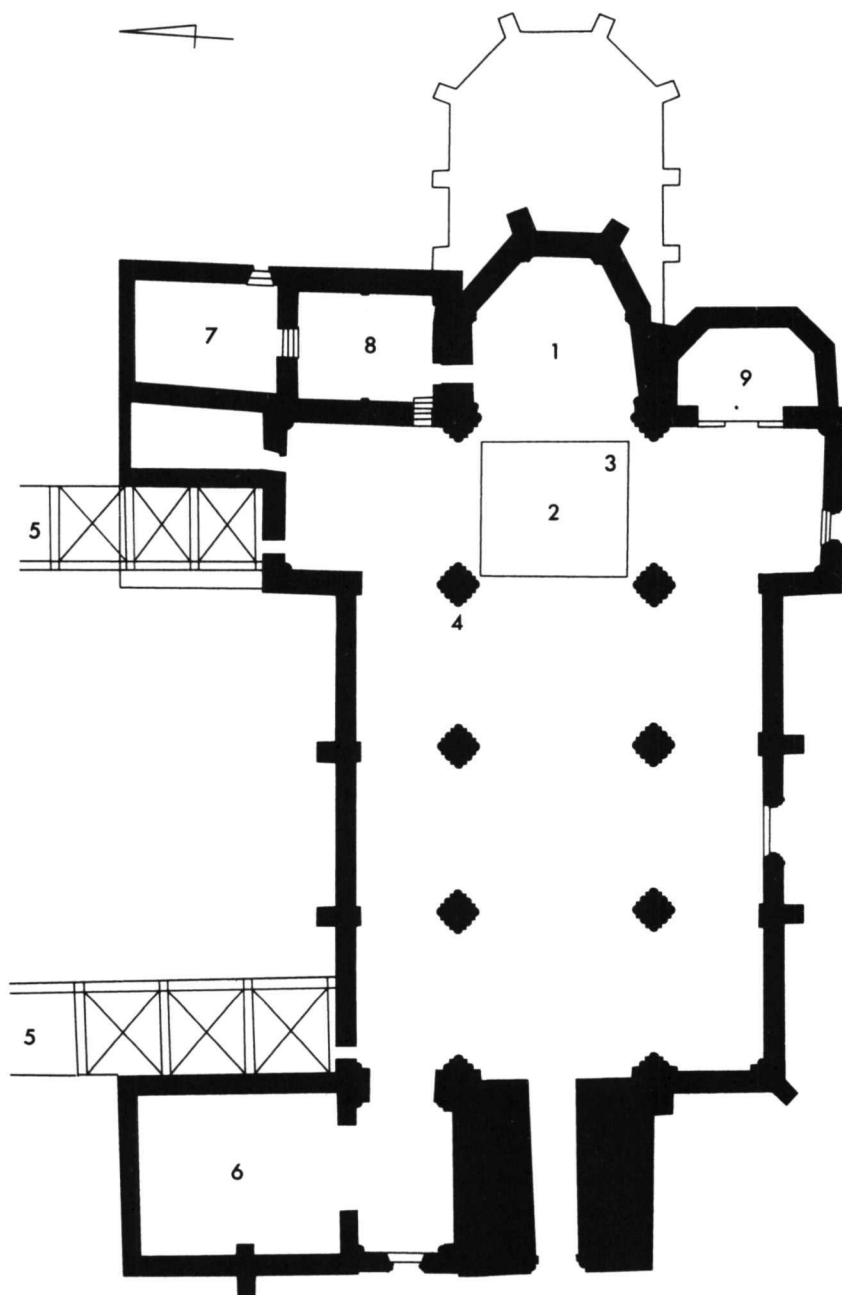


Fig. 3. — La cathédrale au XVI^e siècle. Echelle 1:400.

- | | |
|--|-------------------------------------|
| 1) sanctuaire | 5) galeries est et ouest du cloître |
| 2) avant-chœur | 6) chapelle de l'ossuaire |
| 3) emplacement du tombeau collectif
des évêques | 7) sacristie, compartiment nord |
| 4) autel paroissial (Notre-Dame
et SS. Innocents) | 8) sacristie, compartiment sud |
| | 9) chapelle Sainte-Barbe |

La première phase de construction

Le 22 janvier 1451, Henri Esperlin est élu évêque de Sion, en remplacement de Guillaume VI de Rarogne, mort le 11 janvier.

Le 1^{er} février, le chanoine Martin Evéquoze lègue à la fabrique de l'église le tiers de ses biens, sans toutefois indiquer une destination plus précise. En revanche, Jaquème de Challant, épouse de Hildebrand de Rarogne, dernier seigneur d'Anniviers, fait allusion dans son testament du 24 mai à un projet concernant le chœur. Elle élit sépulture « dans le chœur de l'église Notre-Dame de Sion, près du maître-autel », à l'endroit que le chapitre jugera le plus convenable, « et ce, après la reconstruction (*constructionem et reedificationem*) dudit chœur qu'on a l'intention de rebâtir ». Elle lègue la somme considérable de 500 florins pour les travaux, ainsi que 300 florins pour la construction de son tombeau. D'autres legs, destinés à la fabrique de la cathédrale, mais sans autre précision, sont connus durant l'année 1451³².

Le 8 janvier 1453, le chanoine Gérard Milet lègue « pour le chœur de l'église Notre-Dame de Sion tous ses pics, houes et autres outils de fer ». Entendait-il collaborer ainsi au creusement des tranchées nécessaires à l'implantation du nouveau chœur ? Ou voulait-il mettre à disposition les pièces de fer qu'on livrerait au forgeron pour en tirer parti dans la construction ? La seconde proposition paraît la meilleure puisque, dans son testament du 1^{er} juin, le doyen de Valère, Anselme de Fausonnay, constate que le chœur de Notre-Dame est déjà « bien fondé » et affecte à sa construction tout ce qu'il avait déjà légué pour son anniversaire. Plus loin, il lègue ses biens meubles de Valère à ses neveux, sous réserve qu'ils entrent dans les ordres. Au cas contraire, ces biens seront vendus au plus offrant et le produit affecté au chantier du chœur « s'il se fait », sinon à la célébration de son propre anniversaire³³.

Le texte suggère que le chantier était momentanément arrêté et que le testateur nourrissait quelques doutes quant à l'avenir. Rien ne nous dit si l'interruption a duré quelques mois ou quelques années, mais il est possible que les difficultés rencontrées par l'Eglise sédunoise, dont l'évêque élu ne parvint pas à obtenir de Rome sa confirmation avant 1454, aient joué un rôle négatif³⁴.

Quoi qu'il en soit, il faut attendre quatre ans pour trouver une nouvelle indication sur l'état du chantier. Le 20 décembre 1457, le chapitre descend en procession de Valère au chœur de Notre-Dame pour y célébrer la messe du Saint-Esprit et élire un nouvel évêque, Walter Supersaxo. Peu après, le 24 décembre, à l'église Saint-Théodule, en présence de plus de mille personnes, l'élu accepte sa charge puis est conduit par le clergé et les représentants du peuple au chœur de Notre-Dame, où il est solennellement intronisé à l'autel³⁵. Ces cérémonies, conformes à la vieille tradition de l'Eglise sédunoise, ont pu se dérouler normalement. La cathédrale capable de recevoir tout le peuple qui, de Saint-Théodule, avait accompagné l'évêque élu, n'était évidemment pas un chantier en plein

³² Doc. II, n^{os} 53-56.

³³ Doc. II, n^{os} 62 et 64.

³⁴ Bernard TRUFFER, *Portraits des Evêques de Sion, de 1418 à 1977* (Annuaire n^o 7 de *Sedunum Nostrum*), Sion 1977, p. 27.

³⁵ Doc. II, n^{os} 68 et 69.

travail. L'analyse archéologique a montré que la partie inférieure du nouveau chœur avait été construite autour du chœur roman que l'on tenait à utiliser le plus longtemps possible. Cette méthode de construction toutefois n'était utilisable que jusqu'à la hauteur du sol que l'on entendait conserver sur les voûtes de la crypte, c'est-à-dire tant que l'on pouvait appuyer l'épaisse fondation contre le mur roman. Plus haut, les murs proprement dits du polygone (plus minces), avec les faisceaux de colonnes et les fenêtres, ne pouvaient être élevés qu'en travaillant aussi bien de l'intérieur que de l'extérieur. Il fallait alors avoir démolì le chevet roman. Les cérémonies de décembre 1457 démontrent que la construction du sanctuaire polygonal n'avait pas encore dépassé le sol du chœur roman.

En 1458, le chantier était en activité. Le 30 novembre de cette année, le chanoine Pierre de Mota (vraisemblablement maître de fabrique) reçoit trois florins à l'intention de Michel, tailleur de pierres ou maçon (*lathomus*) « qui a travaillé au chœur de l'église de Sion et qui pour lors voulait rentrer chez lui »³⁶.

Le 22 décembre 1459, l'évêque Walter Supersaxo convoque un synode diocésain qui devra se tenir à l'église de Valère, à la Sainte-Agathe prochaine (5 février 1460)³⁷. Il est probable que le stade où le chantier était parvenu rendait inutilisable le chœur de Notre-Dame. Cependant, les travaux progressaient. Etant donné l'urgente nécessité où il se trouve pour subvenir à la *reparacio* du chœur, le chapitre emprunte le 11 décembre 1462 la somme de 30 livres au notaire Henri de Poldo, exécuteur testamentaire du chanoine Pierre Regis³⁸.

La date de l'achèvement du chœur ne peut pas être déterminée exactement. On sait pourtant que la clé de voûte (aujourd'hui réutilisée par l'architecte de Kalbermatten dans le nouveau chœur) porte d'une part les armes du chapitre et de l'autre le Christ bénissant et un chanoine en prière avec l'inscription *d. P. Motte*. Il s'agit à l'évidence du chanoine Pierre de Mota, qui testa le 27 août 1466 en désignant le chapitre comme son légataire universel et qui mourut après le 10 septembre³⁹. L'inscription de son nom à la clé de voûte, qui allait se trouver au-dessus du sanctuaire lui-même, doit être considérée comme un hommage du chapitre à son bienfaiteur. Il est donc probable que la clé de voûte a été placée en automne 1466 ou peu après.

La fondation (le 28 octobre 1466) d'un luminaire en l'honneur de la Vierge et de saint Eloi, par la corporation des forgerons, orfèvres, meuniers, maçons et tailleurs de pierre⁴⁰, fêterait-elle à sa manière cette étape du chantier? La préparation des travaux de charpente et de couverture a laissé quelques traces dans les documents. En 1465, le chapitre avait prévu que certains « laods » lui seraient payés, non pas en numéraire, mais en fourniture de tavillons : on envisageait la couverture pour un avenir peu éloigné. L'année suivante, Pierre de

³⁶ Doc. II, n° 70. On ne sait pas quelle était la nature ni l'importance de son rôle sur le chantier. Nous avons repéré un grand nombre de maçons établis à Sion dans la seconde moitié du XV^e siècle (voir Doc. II, n° 52 *bis*).

³⁷ Doc. II, n° 73.

³⁸ Doc. II, n°s 76 et 77.

³⁹ Hans-Anton von ROTEN, « Zur Zusammensetzung des Domkapitels von Sitten im Mittelalter », dans *Vallesia* III, 1948, p. 89. Testament du chanoine de Mota : Doc. II, n° 79.

⁴⁰ Doc. II, n° 81.

Mota signale dans son testament, parmi ses créanciers, Pierre Grossi de Saxon, qui lui a fourni treize pièces de mélèze de quatre toises et demie et mesurant en queue un pied d'épaisseur⁴¹ ; elles pourraient avoir été destinées à la charpente sur le sanctuaire. Il est probable que le toit ait été terminé vers 1467-1468⁴².

La deuxième phase de construction

La continuation des travaux après la construction du nouveau chœur pose quelques problèmes. Un examen trop rapide de certains documents pourrait faire penser qu'un premier projet portait uniquement sur le remplacement du chœur roman par un chœur polygonal un peu plus vaste et plus conforme au goût du XV^e siècle. La reconstruction de tout le reste de l'église aurait toutefois été décidée quelques années après l'achèvement du chœur. En effet, les documents contemporains de la construction du chœur font allusion soit à la fabrique, sans autre précision, soit au chantier en cours ; ils ne mentionnent jamais d'autres parties de l'église. Un testament du 31 mars 1472 suggère que c'est alors qu'on pense à une nouvelle étape de travaux : un legs de 20 livres y est fait « à la fabrique de l'église cathédrale de Sion à bâtir »⁴³.

En réalité, la reconstruction du chœur, de la nef et des bas-côtés s'inscrit dès le début dans un seul et unique programme.

Quelques mois seulement après l'élection (le 22 janvier 1451) de l'évêque Henri Éesperlin, Jaquème de Challant sait qu'on prévoit de reconstruire le chœur, et le chantier s'ouvre peu après. Il est donc évident que le projet avait été préparé sous l'épiscopat de Guillaume VI de Rarogne, quand d'ailleurs Henri Éesperlin était doyen de Sion⁴⁴.

Le plan selon lequel le chœur est d'emblée construit démontre que l'on disposait déjà d'un projet général pour rebâtir toute la cathédrale. La largeur du sanctuaire et, particulièrement, l'écartement des faisceaux de colonnes, construits en même temps que celui-ci, à l'extrémité orientale de la nef, sont incompatibles avec l'idée de maintenir plus à l'ouest le bâtiment roman. D'autre part, ces derniers faisceaux de colonnes sont accrochés à l'arrière non seulement sur l'extrémité du mur du chœur, mais aussi sur l'amorce des murs orientaux du nouveau transept.

Ces diverses observations concordent avec ce qu'écrit en 1481 l'évêque Walter : rappelant la cause et le but des travaux entrepris trente ans plus tôt, il évoque expressément une reconstruction totale.

Entre les deux phases d'exécution du projet général, le délai n'a été que très bref. En recommandant en 1509 une quête pour la cathédrale, l'évêque Mathieu

⁴¹ Doc. I, n^{os} 29 et 30 ; Doc. II, n^o 79.

⁴² A comparer avec le temps mis à Saint-Théodule pour aller du sol du chœur (1502) à la consécration de l'autel (1514), on peut raisonnablement admettre environ dix ans pour aller, à la cathédrale, du niveau du chœur (1457) à l'achèvement du toit (1468).

⁴³ Doc. II, n^o 85.

⁴⁴ Doc. II, n^o 55. Sur la carrière d'Henri Éesperlin, voir B. TRUFFER, p. 27.

Schiner écrit que la reconstruction a commencé quarante ans auparavant⁴⁵. Cette date de 1469 convient sans doute au début de la seconde étape des travaux, au cours de laquelle nef et bas-côtés sont rebâties.

L'édification de la chapelle Sainte-Barbe apporte une confirmation à cette façon de voir. De 1467 à 1469, l'évêque Walter Supersaxo procède à diverses acquisitions à l'intention d'une chapelle « à fonder et ériger en l'église cathédrale de Sion ».

L'acte de fondation, du 17 octobre 1471, indique avec précision le vocable de la future chapelle (les Dix-Mille Martyrs, saint Vincent et sainte Barbe), les droits et devoirs relatifs à la nomination, à la fonction et au bénéfice du chapelain⁴⁶. En revanche, il ne nous renseigne pas sur l'état des travaux. Mais l'examen des maçonneries de la chapelle Sainte-Barbe permet d'en savoir davantage. Un seul mur forme les faces nord, est et sud du polygone adossé à la façade méridionale du chœur et accolé au mur oriental du transept. Le petit sanctuaire est donc postérieur à la fois au mur du chœur et à celui du transept. Décorée de peinture en 1475⁴⁷, la chapelle a dû être commencée vers 1470 ou 1471, et la partie sud du transept, antérieure, peut très bien avoir été commencée en 1469.

Un autre document est très probablement significatif. Dans son testament du 4 mai 1502, le notaire François Groelly élit sépulture « dans la tombe de son père, laquelle était précédemment (*alias*) dans le cloître et se trouve à présent à l'intérieur de l'église de Sion ». Le père du testateur, Laurent, notaire lui aussi, est encore en activité en 1471. Il est mort avant 1483, où son fils est commissaire de ses protocoles⁴⁸. On sait que le cloître se trouvait sur le côté nord de la cathédrale, où ses derniers murs n'ont été démolis qu'au XIX^e siècle. Comme il est peu vraisemblable que la tombe de Laurent Groelly ait été déplacée (surtout pour l'amener dans l'église), c'est le bras septentrional du transept, et peut-être aussi une partie du bas-côté nord qui ont dû empiéter sur l'espace précédemment occupé par la partie méridionale du cloître. C'est donc après 1471 que le flanc nord de la cathédrale a été reconstruit. Il n'y aurait donc pas une totale simultanéité entre la construction des murs sud et nord de Notre-Dame, même si le décor des fenêtres est pratiquement semblable⁴⁹.

La deuxième étape du chantier (dès 1469) s'organise de manière à conserver le plus longtemps possible la nef et les bas-côtés de l'église romane. Cette majeure partie de l'église ancienne est encore en fonction en 1479 : le 12 mars, un acte est passé « en l'église Notre-Dame de Sion, devant l'autel des Saints-Innocents »⁵⁰.

⁴⁵ Doc. II, n° 125. C'est sans doute grâce à une coquille que ce texte est attribué à l'année 1502 dans GREMAUD, Doc. t. V, p. LVII.

⁴⁶ Doc. II, n° 84.

⁴⁷ Le millésime figure encore sur la fresque (récemment nettoyée et restaurée par M. Eric Favre-Bulle). La date de 1474 qui figure au chancel rappelle probablement soit la fin du gros œuvre, soit la bénédiction de la chapelle ; il n'y a pas de raison d'ignorer ce millésime, même si M. H.-A. von Roten (« Zur Geschichte der Familie Supersaxo », dans *Vallesia* XXIX, 1974, p. 6) estime que le goût humanistique des inscriptions fait penser qu'elles remontent à la seconde moitié du XVI^e siècle. — Contrat avec Thomas de Landsberg : voir Doc. II, n° 88.

⁴⁸ Doc. II, n° 119. Sur la fin de l'activité notariale de Laurent Groelly, voir Archives du chapitre (citées ACS), Min. A 96.

⁴⁹ M. Walter Ruppen, que nous remercions, a examiné ces fenêtres et estime que les dernières à l'est avant le transept sont plus anciennes.

⁵⁰ Doc. II, n° 91.

La troisième phase de construction

La quête que l'évêque Walter Supersaxo recommande à ses diocésains, le 5 octobre 1481, nous paraît indiquer que les murs déjà construits autour de l'ancienne église avaient épuisé les disponibilités financières et que la poursuite des travaux, à l'emplacement même de l'ancienne cathédrale, exigeait des moyens nouveaux. Les fonds que les quêteurs allaient recueillir pouvaient être réunis dans le courant de 1482. Or l'évêque Walter mourut le 7 juillet de cette année et son successeur, Jost de Silinen, entra en fonction le 24 septembre⁵¹. C'est probablement dans le courant de l'hiver 1482-1483 que l'on a pu démolir ce qu'il restait de l'église romane entre l'avant-chœur et le clocher. Comme cela a été fait en d'autres occasions, les offices ont dû être transférés à l'église voisine de Saint-Théodule⁵².

L'organisation des travaux, sur l'emplacement de l'église romane démolie, ne peut être saisie pour l'instant que de manière conjecturale. Nous disposons toutefois d'indices qui concernent l'extrémité orientale du bas-côté sud (bras méridional du transept) ainsi que les trois travées occidentales de la nef.

En 1488, un litige opposait le chapitre à Georges Supersaxo au sujet d'armoiries à sculpter à la clé de la voûte devant la chapelle Sainte-Barbe (bras méridional du transept). Le 23 octobre, à l'instance de Georges Supersaxo, on procède à une audition de témoins. Il ressort de leurs dépositions qu'un arrangement avait été conclu en 1482 entre le chapitre et les hoirs de l'évêque Walter (mort le 7 juillet) : Georges Supersaxo et son neveu Jean verseraient au chapitre 200 livres de mauriçois, dont les chanoines se serviraient pour bâtir la voûte devant Sainte-Barbe ; en retour, les héritiers pourraient faire sculpter à leurs frais dans la clé de voûte les armes du prélat. L'un des témoins précise au sujet de cette voûte qu'elle était « alors à bâtir et maintenant bâtie »⁵³. Il est donc clair que le bras sud du transept a été voûté entre 1482 et 1488. On pourrait préférer la fin de cette période, soit 1487 ou 1488, en admettant que la querelle au sujet de la clé de voûte éclate le plus probablement à la fin des travaux ou peu après. La situation de cette voûte implique qu'au moment de sa construction, l'église romane était déjà démolie, que les piliers, les arcs et au moins une partie du mur supérieur entre nef et bas-côté sud étaient déjà construits.

Le 8 septembre 1485, le notaire Michel de Simplon fait un legs en faveur « du candélabre qui se trouve sur la face est de la colonne située devant l'autel des Innocents »⁵⁴. Si l'on considère les données fournies ci-dessus à propos de la voûte du transept sud, il est le plus vraisemblable que la colonne mentionnée dans ce testament ne peut pas appartenir à l'église romane. Il s'agit déjà de la partie orientale d'un faisceau de colonnes de la nef gothique. Si l'on tient compte

⁵¹ B. TRUFFER, pp. 30-34.

⁵² C'est du moins ainsi que l'on procéda lors des restaurations de 1735 et de 1858 : Doc. II, n^{os} 207 et 290. Pour le chantier de la seconde moitié du XV^e siècle, nous n'avons pas de preuves documentaires, mais le transfert est d'autant plus probable que Saint-Théodule était alors considéré comme un membre de la cathédrale. Voir ci-dessus p. 85, note 10.

⁵³ Doc. II, n^o 101.

⁵⁴ Doc. II, n^o 100.

de la position de l'autel des Saints-Innocents, telle qu'on la connaît plus tard⁵⁵, au pilier nord-ouest de la croisée du transept, on conclut que ce support et le suivant à l'ouest étaient déjà debout vers la fin de l'été 1485.

Les clés de voûte de la nef apportent elles aussi un témoignage. Celle de la croisée du transept n'est pas datée, mais les trois suivantes en direction de l'ouest portent les millésimes de 1496, de 1497 et de 1499⁵⁶. Ces dates attestent les dernières étapes de la construction des voûtes de la cathédrale. Il est en effet improbable que les voûtes des bas-côtés, qui contribuent à la stabilité des parties hautes de ces trois travées, aient été bâties après celles de la nef. La charpente et la couverture, dont la construction suivait de peu le progrès des voûtes, ont dû s'achever en 1499 aussi⁵⁷.

Notre conjecture sur la marche du chantier, depuis la démolition de l'église romane en 1482-1483 jusqu'à la fin du gros œuvre (1499), serait la suivante : la construction des éléments de base, à savoir les faisceaux de colonnes entre nef et bas-côtés, la pose des arcs longitudinaux au nord et au sud des trois travées occidentales de la nef, avec le calage de maçonnerie nécessaire entre eux (jusqu'au cordon de brique signalé par A.-M. Romanini⁵⁸), créaient un ensemble cohérent et stable. On aurait là, de chaque côté de la nef, les premières réalisations nécessaires à la construction intérieure de la nouvelle cathédrale : il n'y a pas de difficulté à admettre que cette étape de chantier pouvait être franchie de 1483 à 1485. Il faut noter que l'implantation des supports a causé quelques difficultés aux bâtisseurs. Si l'alignement dans le sens est-ouest est très correct, les correspondances nord-sud entre les pilastres incorporés aux murs des bas-côtés et les faisceaux de colonnes de la nef témoignent d'un certain embarras. La difficulté venait sans doute de ce que les pilastres avaient été construits avant la démolition de l'église romane et que celle-ci empêchait alors toute vue d'ensemble.

Les arcades entre la croisée et les bras du transept (beaucoup plus élevées que celles qui existent entre la nef et les bas-côtés) ont été établies en même temps que les liaisons hautes entre les piliers occidentaux de la croisée et les murs du transept. Si ces travaux ont été exécutés en 1485 ou en 1486, il était possible de voûter le bras méridional du transept en 1487 ou en 1488, comme le suggère la documentation écrite. Le bras nord et la croisée ont pu être couverts aussi avant 1490⁵⁹.

En 1491, quand l'évêque Jost de Silinen utilise des formulaires imprimés pour agréger des donateurs à la confrérie Notre-Dame et Saint-Théodule⁶⁰, il

⁵⁵ Par exemple, en 1548 (Doc. II, n° 152) : la situation décrite correspond déjà à celle qui existait encore avant la restauration de 1947-1948 (autel de Notre-Dame contre le pilier nord-ouest de la croisée du transept et chaire au pilier suivant à l'ouest).

⁵⁶ Albert de WOLFF, « Trois clefs de voûte du XV^e siècle à la cathédrale de Sion », dans *Nos Monuments d'Art et d'Histoire*, II, 1951, pp. 56-57.

⁵⁷ C'était déjà une opinion admise en 1735 : Doc. II, n° 209.

⁵⁸ Angiola Maria ROMANINI, « Alcune architetture „gotiche” del canton Ticino e del Vallese in rapporto ad analoghe forme lombarde », dans *Atti del Convegno di studi per i rapporti scientifici e culturali italo-svizzeri*, Milano 1956, pp. 335-347.

⁵⁹ Le fait qu'un mandat épiscopal du 1^{er} septembre 1490 (Doc. II, n° 102) devait être affiché « aux portes de l'église » (sans autre précision) n'implique cependant pas que la cathédrale était alors en fonction : le mandat a pu être affiché à Saint-Théodule, éventuellement à Saint-Pierre.

⁶⁰ Doc. II, n° 103.

resterait à voûter les bas-côtés, à construire les murs hauts de la nef et à terminer par les voûtes de celle-ci, de 1496 à 1499. L'étape finale du travail se situe donc sous l'épiscopat de Nicolas Schiner, successeur de Jost de Silinen, chassé du pays en avril 1496⁶¹.

Quoi qu'il en soit des phases pratiques du chantier, la cathédrale était suffisamment achevée en 1499 pour qu'on reprenne l'habitude d'enterrer à l'intérieur du bâtiment. Le 3 septembre 1506, le chanoine Etienne Furer élit sépulture « au milieu du second chœur », c'est-à-dire de l'avant-chœur, « dans lequel ont été ensevelis d'autres chanoines, tels les vénérables Etienne de Cabanis, doyen de Sion, Barthélemy Kalbermatter, sacriste, et certains autres chanoines ». Or on sait qu'Etienne de Cabanis est mort le 4 février 1499 et que le sacriste Barthélemy Kalbermatter a fait son testament le 14 octobre de la même année⁶².

En 1501, le notaire Henri Warneri peut, dans son testament, prévoir la construction d'un autel Saint-Christophe « en l'église cathédrale Notre-Dame de Sion »⁶³. Les travaux paraissent terminés. L'évêque Mathieu Schiner, toutefois, recommande une nouvelle quête le 7 novembre 1509⁶⁴. Que restait-il donc à faire ?

La sacristie qualifiée de *nova* (neuve ou nouvelle ?) le 23 février 1510, et qui semble bien être le compartiment nord de la sacristie actuelle⁶⁵, n'a évidemment pas été bâtie avec l'argent de cette quête. En outre, il pouvait rester des aménagements intérieurs à réaliser, des objets ou vêtements liturgiques nouveaux à acquérir, etc. Mais il est bien probable que la majeure partie du produit de la quête devait être affectée à la construction du nouveau chœur de Saint-Théodule, alors en plein chantier.

Quant à l'ossuaire, dont la construction était peut-être déjà commencée en 1507, il était encore en plein chantier en 1516 ; les travaux paraissent n'être pas terminés en 1521 encore⁶⁶.

⁶¹ La date que nous proposons pour la fin du gros œuvre est confirmée d'une certaine manière par la reconstruction de Saint-Théodule. La première phase du chantier, au cours de laquelle on a édifié le chœur, nécessitait la démolition préalable de la nef et des bas-côtés de l'ancienne église. Or on lit la date de 1502 à la base de l'arc triomphal et l'on sait que l'autel a été consacré par le cardinal Schiner le 16 août 1514. Les fouilles de 1960-1964 ont permis de voir que les fondations du nouveau chœur étaient implantées très profondément à travers les couches archéologiques jusque dans le terrain alluvial en place. Il est donc très probable que le moment où l'on n'a plus eu besoin de la vieille église Saint-Théodule, pour remplacer en quelque sorte la cathédrale Notre-Dame, se situe un peu avant la fin du XV^e siècle.

⁶² Doc. II, n° 123 ; sur les dates de décès des chanoines Etienne de Cabanis et Barthélemy Kalbermatter, voir Dyonis IMESCH, « Das Domkapitel von Sitten zur Zeit des Kardinals M. Schiner », dans *Blätter aus der Walliser Geschichte*, Bd. VI, 1922, pp. 60 et 96. Nous ne connaissons aucune élection de sépulture dans la nef, les bas-côtés ni le chœur de la cathédrale durant le chantier de 1469 à 1499.

⁶³ Doc. II, n° 116. Le testateur, qui mourra avant le 6 mai 1502 (ACS, Min. B 68/III, p. 42), n'indique pas l'emplacement précis de l'autel désiré et ne fait aucune allusion à l'ossuaire dont TAMINI et DELÈZE (p. 37) lui attribuent la construction en 1507.

⁶⁴ Doc. II, n° 125.

⁶⁵ Doc. II, n° 127. Le compartiment méridional de la sacristie, qui était adossé au chœur polygonal d'une manière analogue à celle de Sainte-Barbe, paraît résulter des travaux faits autour de l'église romane entre 1469 et 1481.

⁶⁶ Doc. II, n°s 124, 131 et 134. Nous ne savons pas si cet ossuaire est le résultat d'une reconstruction d'un ancien ossuaire, peut-être en relation avec la chapelle Sainte-Croix. Cette

La désaffectation de la crypte romane

Les documents réunis au sujet de la reconstruction de Notre-Dame durant la seconde moitié du XV^e siècle ne font aucune allusion à la vieille crypte romane. En revanche, des textes mentionnent l'autel Saint-Jacques en 1453, en 1460 et en 1490⁶⁷. La liturgie décrite par le missel du XIV^e-XV^e siècle figure sans changement dans celui de 1455⁶⁸. Le fait suggère que l'on n'envisageait pas alors (en pleine construction du nouveau chœur) un proche abandon de la crypte. Par la suite, on n'entend plus parler de Saint-Jacques jusqu'à ce qu'un nouvel autel lui soit consacré en 1546 dans la nef⁶⁹. Le rite de la sépulture du Seigneur n'est plus mentionné jusque dans les débuts du XVII^e siècle, où il est célébré à la chapelle Sainte-Barbe⁷⁰. L'abandon de la crypte est suggéré par ces modifications relatives et à l'autel et à la liturgie.

La synthèse des renseignements obtenus par l'archéologie et par l'histoire nous a fait connaître deux étapes dans la construction du chœur. Au cours de la première, on a construit les parties basses, en conservant soigneusement l'aération de la crypte (à l'est) et son accès (au sud). Dans la seconde (après 1457), on a prévu pour le sanctuaire un sol dont le niveau serait suffisamment élevé pour tenir compte du volume de la crypte. On n'avait donc pas alors l'intention de la supprimer.

Pourtant Philippe de Platea, chanoine-sacriste, naguère évêque élu, mort le 22 avril 1538, a été enseveli « dans le caveau des nobles de Silinen d'heureuse mémoire qui se trouve au chœur de l'église Notre-Dame ». Le procès-verbal de la séance capitulaire de ce jour atteste le fait. Le P. Rudaz rapporte que les ossements de l'évêque élu ont été retrouvés en 1831 « près du siège épiscopal »⁷¹.

La construction, dans le chœur de la cathédrale, d'un caveau funéraire, évidemment distinct du lieu où l'on ensevelissait depuis la fin du XV^e siècle les dignitaires du chapitre (« au milieu du second chœur »⁷²), n'est possible qu'après la démolition des superstructures de la crypte. D'autre part, l'époque où les nobles de Silinen peuvent raisonnablement laisser leur nom à un tel tombeau, dans un endroit si privilégié, ne saurait se situer avant l'arrivée de l'évêque Jost de Silinen (automne 1482), ni après son départ forcé (en avril 1496). Nous pouvons donc admettre la création d'un lieu de sépulture sur l'emplacement de l'ancienne crypte entre 1482 et 1496.

dernière était contiguë à la cathédrale (Doc. II, n° 25) ; on l'a parfois, sans donner de preuves, située au sud du clocher, en symétrie avec l'ossuaire du XVI^e siècle (Doc. II, n° 288). La ville de Sion a pris part aux frais de construction du nouvel ossuaire dont elle assumera plus tard une partie de l'entretien.

⁶⁷ Doc. II, n°s 63, 74 et 102. La situation décrite par l'acte de 1490 peut aussi bien survenir à un moment où l'autel était encore dans la crypte qu'en un temps postérieur à sa démolition. Dans ce cas, le bénéfice serait considéré simplement comme une personne morale qui attend encore, ou a déjà trouvé son rattachement matériel à un autel créé ailleurs dans la cathédrale. Un tel texte paraît donc impossible à utiliser pour fixer mieux le terminus *post quem* de la démolition.

⁶⁸ Doc. II, n°s 4 et 66.

⁶⁹ Doc. II, n° 150.

⁷⁰ F. HUOT, p. 427.

⁷¹ Doc. II, n°s 144-147 ; voir aussi notre *Annexe sur la sépulture des évêques*, ci-dessous p. 105 ss.

⁷² Doc. II, n° 123.

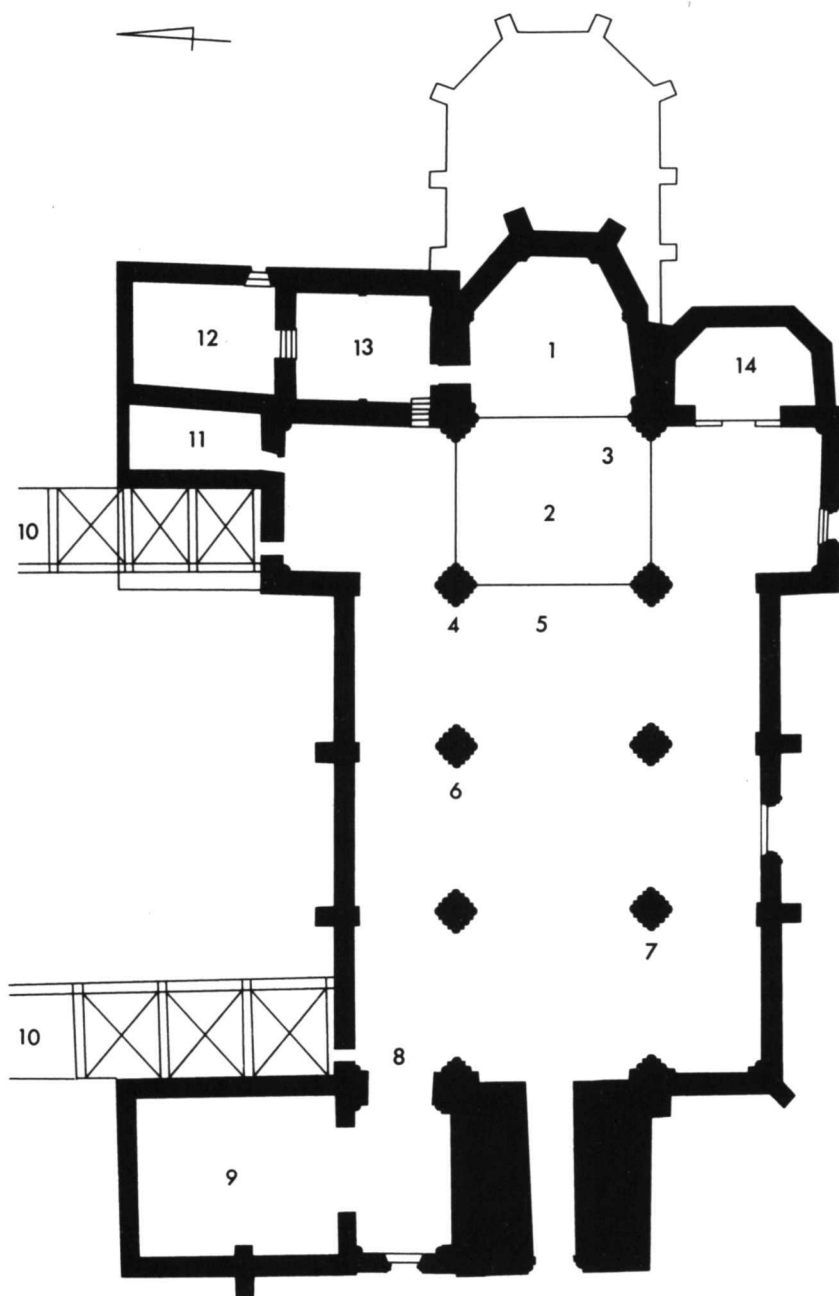


Fig. 4. — La cathédrale au XVIII^e siècle. Echelle 1:400.

- | | |
|--|---|
| 1) sanctuaire | 8) emplacement probable du caveau funéraire du «petit clergé» |
| 2) avant-chœur élargi | 9) chapelle de l'ossuaire |
| 3) emplacement du tombeau collectif des évêques | 10) galeries du cloître |
| 4) autel paroissial (Notre-Dame et SS. Innocents) | 11) sacristie «des recteurs» |
| 5) emplacement du caveau funéraire des chanoines | 12) sacristie, compartiment nord |
| 6) autel Saint-Sébastien, chaire (le baptistère est dans leur voisinage jusqu'en 1736) | 13) sacristie, compartiment sud |
| 7) autel des SS. André et Jérôme, au sud-ouest duquel le baptistère est transféré en 1736-1737 | 14) chapelle Sainte-Barbe |

C'est vraisemblablement à cette époque qu'a lieu l'enlèvement, sauf dans l'angle sud-ouest, du dallage de la crypte, puis le comblement du volume non utilisé. Il est évident que, pour pouvoir enlever le dallage de la crypte, il fallait avoir préalablement démoli les voûtes dont les colonnes ou piliers étaient posés directement sur les dalles et avoir évacué tous les débris de démolition. En principe, cette première phase du travail paraît étonnante si l'on avait d'emblée le projet de combler la crypte. On aurait laissé à l'intérieur les débris et le dallage, plutôt que de transporter ces matériaux ailleurs puis d'apporter d'autres débris de démolition pour remplir le volume. Il nous paraît donc qu'on a détruit les superstructures, non pas dans l'intention de combler la crypte, mais dans l'idée de construire sur celle-ci, soit par goût architectural nouveau, soit pour une raison de sécurité, des colonnes et des voûtes nouvelles. Or cette restauration de la chapelle n'a pas eu lieu : la conservation de l'enduit original du XI^e siècle en fait foi.

Nous proposerions volontiers le « scénario » suivant : les constructeurs du chœur gothique, dont le projet de garder une crypte est bien attesté, auraient démoli les superstructures romanes en même temps que l'ancien chœur (à partir de 1458). Les matériaux récupérés auraient servi au blocage intérieur des murs du polygone. Un peu plus tard, par désir d'économie ou d'une esthétique différente, on aurait renoncé à restaurer la crypte et préféré abaisser le niveau initialement prévu dans le chœur. Dans les débuts de l'épiscopat de Jost de Silinen, soit vers 1483, la démolition de la nef et des bas-côtés romans aurait fourni les matériaux, en partie calcinés, qui ont servi au comblement.

Aménagements et transformations jusque dans la première moitié du XIX^e siècle

Le gros œuvre de la cathédrale, y compris le niveau du chœur, demeure jusqu'en 1947 tel qu'il avait été achevé à la fin du XV^e siècle et complété par l'ossuaire dans le premier quart du XVI^e. On ne connaît guère les détails du premier aménagement intérieur. Les autels de Saint-Jacques et de Saint-André sont consacrés tous deux le 4 avril 1546, et un peu plus tard, le processionnal de Jean Huser énumère les vingt autels dont l'ablution a lieu chaque Jeudi saint, après l'office des Complies⁷³.

L'évolution du goût artistique, et probablement aussi des mentalités, à l'époque où les réformes du Concile de Trente commencent à être appliquées en Valais, provoque un notable renouvellement de l'équipement liturgique (fig. 4). Lors de sa visite pastorale à la cathédrale (1^{er} août 1618), l'évêque Hildebrand Jost ordonne ainsi que le crucifix du cimetière et la statue de la Vierge au-dessus de la grande porte (au sud) soient peints en blanc. A la chapelle Sainte-Barbe, où existait le décor peint en 1475, et au chœur, il commande un blanchiment et une nouvelle peinture. L'évêque veut en outre que l'on rende plus solennel le cadre principal de la liturgie en retirant vers l'arrière le maître-autel, après l'avoir

⁷³ Doc. II, n^{os} 149-151.

Fig. 5. — Caveau funéraire des chanoines, plan relevé en 1976 par N. Jungsten et J.-C. Balet (Service des monuments historiques). Echelle 1:100.

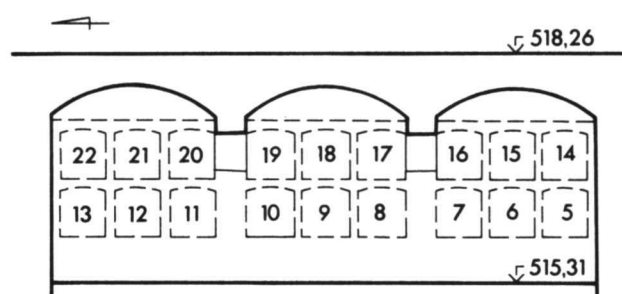
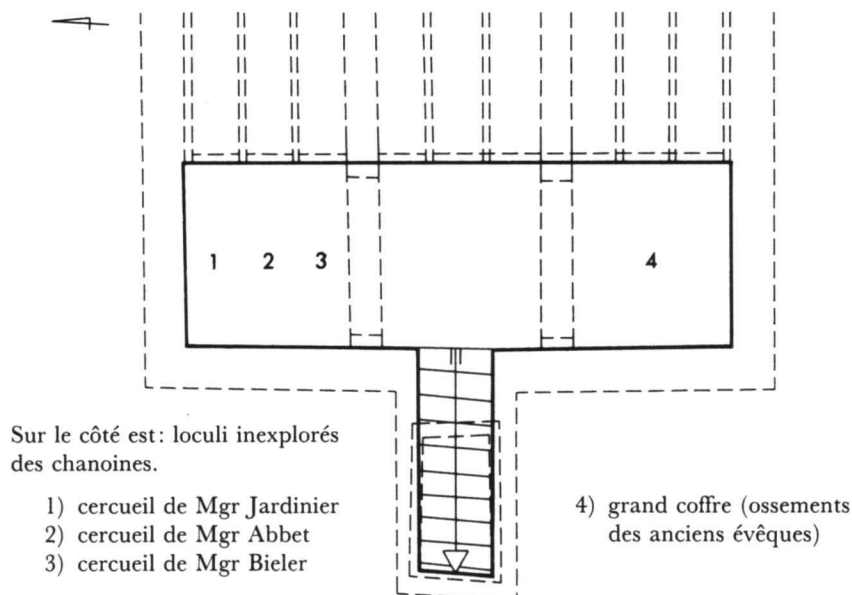


Fig. 6. — Caveau funéraire des chanoines, coupe NS vers l'est, relevée en 1976 par N. Jungsten et J.-C. Balet (Service des monuments historiques). Echelle 1:100.

La fermeture des loculi portait une inscription soit sur plomb (n^{os} 5, 8, 11, 14, 15, 16, 18, 19, 21, 22), soit peinte sur l'enduit (n^{os} 6, 7, 9, 10, 12, 13, 17, 20). L'identification des chanoines est la suivante:

- | | |
|-------------------------------------|--|
| 5) Zen Ruffinen (?) | 14) François In Albon († 1895) |
| 6) Pierre-Antoine de Preux († 1880) | 15) Hyacinthe Carraux († 1872) |
| 7) Maurice Schnyder († 1913) | 16) François Gaspard Allet († 1879) |
| 8) Adolphe Escher († 1897) | 17) Aloïs Summermatter († 1908) |
| 9) Adrien Bagnoud († 1918) | 18) François Stockalper († 1889) |
| 10) Augustin Julier († 1917) | 19) Gaspard-Ignace Stockalper († 1871) |
| 11) Romain-Jacques Fardel († 1873) | 20) Emmanuel Kuntschen († 1896) |
| 12) Pierre-Joseph Ruppen († 1896) | 21) Félix Imsand († 1911) |
| 13) (N) Schinner († 1912) | 22) François-Xavier Blatter († 1897) |

surélevé de quatre marches, en faisant de même pour le siège épiscopal et en embellissant les stalles. Dans le même esprit, il prescrit de blanchir et de peindre le buffet des fonts baptismaux⁷⁴.

Les travaux, qui ne seront exécutés qu'après quelques années, dépasseront les volontés exprimées par Hildebrand Jost. Le curé Jean Lergien dotera les fonts d'un buffet sculpté tout neuf (1621) et fera construire (1622-1626) une belle chaire adossée au pilier central, du côté nord de la nef⁷⁵. Au chœur, le chapitre fait exécuter (1622-1623) des stalles neuves et construire un nouvel autel qui sera consacré le 16 juin 1622 et demeurera en fonction jusqu'en 1833⁷⁶.

C'est sans doute pour asseoir cet autel près du fond du sanctuaire que l'on bâtit, dans la partie orientale de l'ancienne crypte, le massif de maçonnerie découvert en 1985⁷⁷.

Dans les décennies suivantes, la transformation des équipements anciens se poursuit à l'endroit des autels secondaires : ainsi ceux de Saint-Jacques et de Saint-André, consacrés en 1546, sont transformés et reconsacrés le 30 octobre 1654⁷⁸.

Une nouvelle restauration a lieu de 1735 à 1737⁷⁹. Comme elle ne touche pas les structures essentielles de la cathédrale, nous pouvons nous contenter de signaler les points suivants. La première étape des travaux est confiée, le 25 avril 1735, à maître Christian Zech. Le 27 mai, tous les offices de la cathédrale sont transférés à Saint-Théodule pour la durée des travaux. Cette année-là, on rafraîchit à l'intérieur l'ensemble des parois et des voûtes. En 1736, on extrait de la carrière de Saint-Léonard les pierres nécessaires au dallage de l'église (sauf le chœur⁸⁰). Les dalles devront être taillées finement, « comme celles qui sont au

⁷⁴ Doc. II, n^{os} 171-172.

⁷⁵ Sur la chaire, voir Doc. II, n^o 175 ; pour la date des fonts baptismaux, André DONNET, *Guide artistique du Valais*, Sion 1954, p. 50. La chaire a été transférée lors de la restauration de 1947-1948 au pilier nord-ouest du transept, où elle a remplacé l'autel de Notre-Dame et des Saints-Innocents.

⁷⁶ De cet autel, A.-J. de Rivaz écrit : *On prétend que le retable moderne du grand autel n'est que le tabernacle de la cathédrale de Lausanne qu'Adrien I de Riedmatten acheta des magistrats de cette ville lorsqu'elle eut embrassé la prétendue Réforme* (*Opera historica*, t. 8, p. 133 ; au sujet de ce « tabernacle », voir aussi Doc. II, n^{os} 286 et 292). Sur les stalles et la date de consécration de l'autel (16 juin 1622), voir Doc. II, n^{os} 173 et 174 ; pour le nouvel autel de 1833, voir Doc. II, n^{os} 258 et 260.

⁷⁷ Voir ci-dessus, p. 66. L'autel de Saint-Martin, mentionné au Moyen Âge derrière le maître-autel (Doc. II, n^o 16), a été reconstruit après la démolition de la crypte : il existait au milieu du XVI^e siècle et encore en 1616 (Doc. II, n^{os} 151 et 271). S'il a été reconstruit derrière le maître-autel vers la fin du XV^e siècle ou au début du XVI^e, il a dû disparaître lors des travaux de 1622 (ainsi s'expliquerait l'union canonique de son bénéfice à celui de l'autel paroissial en 1642, selon Doc. II, n^o 271). C'est probablement aussi sur le chantier du XVII^e siècle, pour faire place aux nouvelles stalles, qu'on élargit l'avant-chœur aux dimensions connues jusqu'en 1947.

⁷⁸ Doc. II, n^{os} 149 et 150.

⁷⁹ Doc. II, n^{os} 203, 205, 207, 209-212 et 214.

⁸⁰ Nous n'avons aucun document sur d'éventuels travaux au chœur, mis à part le projet d'enlever le baldaquin du maître-autel, le 7 septembre 1736 (Doc. II, n^o 214). On y conserve le dallage de 1622 ; remplacé seulement en 1831, ce dallage attire les remarques désobligeantes du nonce Vinci en 1791 (Doc. II, n^o 228).

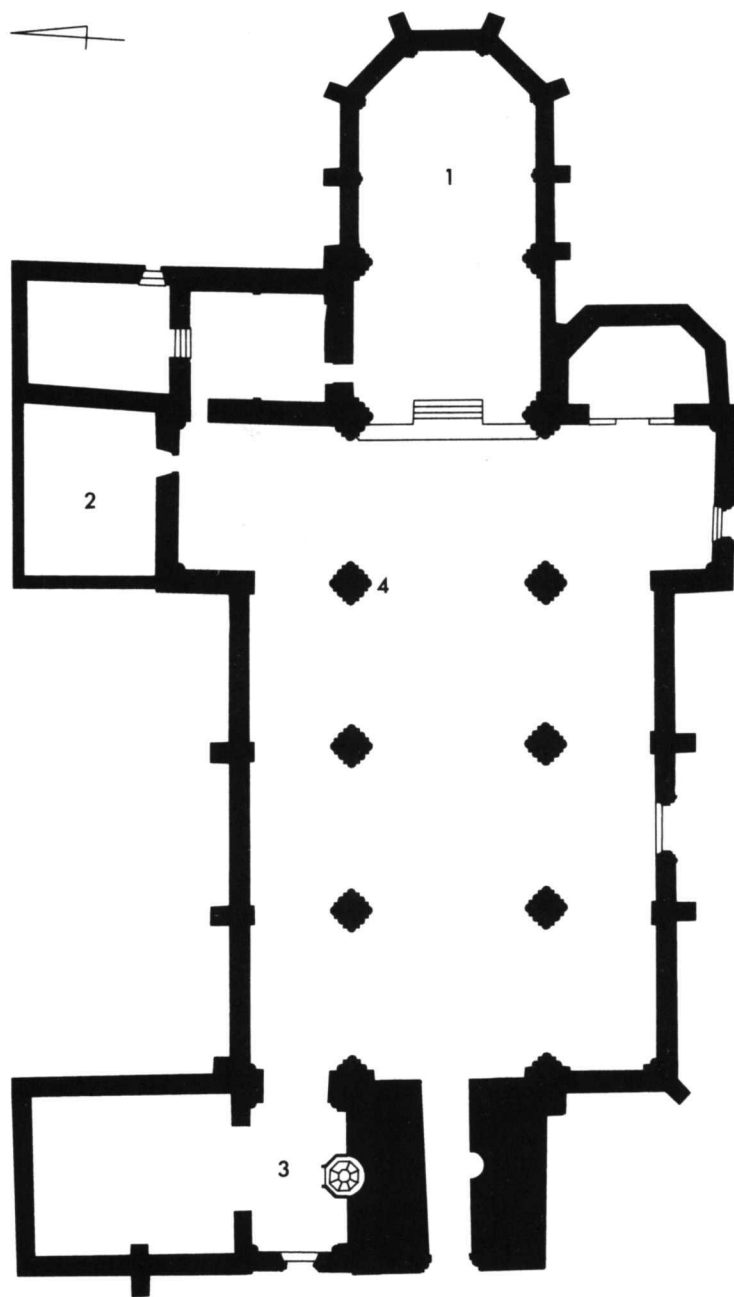


Fig. 7. — La cathédrale au milieu du XX^e siècle. Echelle 1:400.

- | | |
|-------------------------|---------------|
| 1) nouveau chœur | 3) baptistère |
| 2) chapelle Saint-André | 4) chaire |

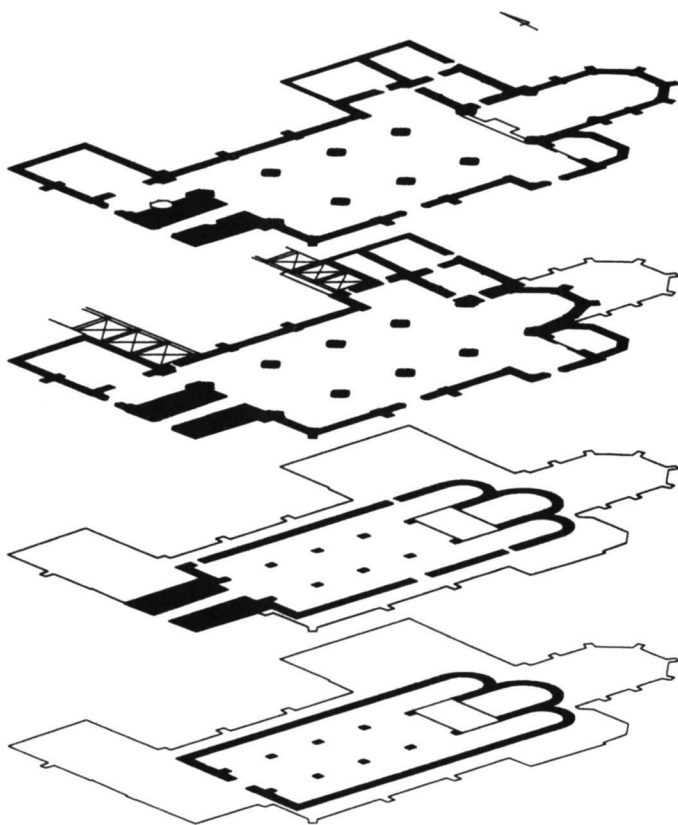


Fig. 8. — Superposition des états (couches en perspective).

De bas en haut: état XI^e-XII^e siècle (restitution), état XIII^e-seconde moitié du XV^e siècle (restitution), état fin XV^e-milieu XX^e siècle, état dès 1948.

bas des degrés du chœur». La même année, on construit, devant l'entrée du chœur, un caveau funéraire pour les chanoines⁸¹ (fig. 5-6).

En 1737, on pose le nouveau dallage, probablement limité aux espaces libres entre les bancs, eux aussi refaits; on transfère les fonts baptismaux du

⁸¹ Au XVII^e siècle, et jusque dans la première partie du XVIII^e, c'est à cet endroit, «devant le chœur», que se trouve le lieu de sépulture des dignitaires du chapitre (par exemple, Doc. II, n^{os} 185, 197 et 202).

voisinage de l'autel Saint-Sébastien à celui de l'autel Saint-André⁸². La même année, on répare la couverture et l'on blanchit les façades. En janvier 1738, on mesure le dallage posé en vue de régler les comptes⁸³.

Par la suite, et avant les travaux de 1831 que nous avons déjà présentés⁸⁴, il n'y a pas de transformation importante à signaler. On sait que le 24 mai 1788, lors de l'incendie d'une partie de la ville, la toiture de la cathédrale a été brûlée, sans que l'édifice subisse d'autre dommage⁸⁵.

⁸² L'autel Saint-Sébastien était adossé au pilier central entre la nef et le bas-côté nord; l'autel Saint-André était adossé au pilier occidental entre nef et bas-côté sud. Le baptistère est resté à sa nouvelle place jusqu'aux travaux de 1947-1948, lors desquels il a été transféré au pied nord du clocher; il a ensuite passé à l'ancien ossuaire où il se trouve encore aujourd'hui.

⁸³ Doc. II, n° 218. — Les travaux devaient être finis lorsque, le 25 avril 1783, le chapitre autorise les Jésuites à venir fêter leur nouveau saint, Jean-François Regis (Doc. II, n° 219).

⁸⁴ Voir l'article ci-dessus, pp. 61-78.

⁸⁵ Doc. II, n° 227. Nous n'entrons pas dans le détail des travaux de 1858 abondamment mis en évidence par les textes du chanoine Carraux (Doc. II, n° 290) ni sur les transformations de 1947-1948, pour lesquelles M. H.-A. VON ROTEN a donné une excellente description dans le *Walliser Bote*, 1948, n°s 100-104.

Annexe

La sépulture des évêques dès le début du XVI^e siècle

Les textes médiévaux que nous connaissons ne font aucune allusion à un lieu de sépulture réservé aux évêques de Sion. En ce qui concerne le XV^e siècle, on constate la diversité des endroits où se répartissent, dans les églises de Valère et de Notre-Dame, les tombes épiscopales. Nous montrerons dans cette annexe qu'à partir du XVI^e siècle, on adopte le principe d'une sépulture collective, et que, sauf rares exceptions, on s'y tient.

1. **Philippe de Platea** (né vers 1470-1475, mort en 1538) ⁸⁶.

Il est le premier évêque à recevoir sa sépulture dans le chœur de la cathédrale de Sion après sa reconstruction ⁸⁷. Bien que simple évêque élu, il a été enseveli au chœur, dans le caveau « des nobles de Silinen » ⁸⁸. Le P. Isidore Rudaz écrit que Philippe de Platea a été enseveli « près du siège épiscopal » et ajoute qu'on a retrouvé là son squelette entier lors des travaux de 1831. Il rapporte encore que « ses os, avec ceux des autres évêques, ont été placés (*tumulata*) dans le nouveau caveau des évêques » ⁸⁹.

2. **Adrien I^{er} de Riedmatten** (né vers 1470-1475, mort en 1548).

Dans son testament du 16 mars 1548, il élit sépulture au chœur « devant le maître-autel » ⁹⁰.

3. **Jean Jordan** (né vers 1494, mort en 1565).

Il a, selon le P. Rudaz, été enseveli « dans le tombeau des évêques de Sion » ⁹¹.

4. **Hildebrand I^{er} de Riedmatten** (né vers 1520-1525, mort en 1604).

Nous ne possédons pas de données concernant sa sépulture.

⁸⁶ Nous empruntons les dates de naissance des évêques à l'ouvrage de Bernard TRUFFER, *Portraits des Evêques de Sion, Sedunum Nostrum*, Annuaire n° 7, Sion 1977.

⁸⁷ Jost de Silinen a été chassé du pays en 1496, Nicolas Schiner a été enseveli (1510) à Saint-Théodule, et le cardinal Schiner est mort à Rome (1522) et y a été inhumé.

⁸⁸ Doc. II, n° 144.

⁸⁹ Doc. II, n° 147.

⁹⁰ Doc. II, n° 153.

⁹¹ Doc. II, n° 157. Le P. Rudaz n'indique pas la source d'où il a tiré ce renseignement.

5. **Adrien II de Riedmatten** (né vers 1550-1555, mort en 1613).

Dans son testament du 22 septembre 1613, il exprime le désir d'être enterré selon sa dignité et l'état de sa personne⁹². Selon, le P. Isidore Rudaz, il a été enseveli au tombeau des évêques⁹³.

6. **Hildebrand Jost** (né en 1585, mort en 1638).

Il avait élu sépulture dans le chœur « devant le maître-autel »⁹⁴.

7. **Barthélemy Supersaxo** (né en 1602, mort en 1640).

Il a été enseveli à la chapelle Sainte-Barbe, dans le tombeau de l'évêque Walter Supersaxo (mort en 1482)⁹⁵.

8. **Adrien III de Riedmatten** (né en 1610, mort en 1646).

Il prévoit dans son testament du 9 septembre 1646 qu'il sera enseveli dans le chœur, dans le tombeau de ses prédécesseurs à l'épiscopat⁹⁶.

9. **Adrien IV de Riedmatten** (né en 1613, mort en 1672).

Nous ne possédons pas de données sur sa sépulture.

10. **Adrien V de Riedmatten** (né en 1641, mort en 1701).

Dans son testament du 14 mai 1701, il choisit la tombe de ses prédécesseurs évêques⁹⁷.

11. **François-Joseph Supersaxo** (né en 1665, mort en 1734).

Il a été « enseveli dans la cathédrale, devant l'autel de la chapelle Sainte-Barbe », dans le tombeau où reposaient les évêques de sa famille⁹⁸. Ces prélats ne

⁹² Doc. II, n° 169. Il est probable que dans l'esprit du testateur « être enterré selon sa dignité » signifiait être placé dans la tombe ordinaire des évêques.

⁹³ Doc. II, n° 170. Nous ne savons pas de quelle source documentaire provient ce renseignement.

⁹⁴ Doc. II, n° 184.

⁹⁵ Voir ci-dessous, note 98, à propos d'un autre prélat de la même famille.

⁹⁶ Doc. II, n° 188.

⁹⁷ Doc. II, n° 200.

⁹⁸ André DONNET, « Notes historiques du chanoine Anne-Joseph de Rivaz sur les évêques de Sion du XVIII^e siècle », dans *Vallesia* XLII, Sion 1987, p. 21. Le chanoine de Rivaz reprend mot pour mot le texte de la notice consacrée à François-Joseph Supersaxo dans le *Gallia Christiana*, t. XII, col. 759.

peuvent être que Walter (mort en 1482), dont la pierre tombale couvre aujourd'hui encore cette sépulture, et Bathélemy (évêque élu, mort en 1640).

12. **Jean-Joseph-Arnold Blatter** (né en 1684, mort en 1752).

Il prévoit dans son testament (17 septembre 1749) une exception au rite habituel des sépultures épiscopales. Il désire être enseveli « non pas dans le chœur » mais dans le nouveau caveau des chanoines (dans la nef), cela dans le cas où l'hydropisie rendrait insupportable l'odeur de sa dépouille : l'évêque est mort en 1752 d'apoplexie et son corps se trouvait en 1760 dans le caveau épiscopal⁹⁹.

13. **Jean-Hildebrand Roten** (né en 1722, mort en 1760).

En 1760, lorsqu'ils préparent les funérailles de l'évêque Jean-Hildebrand Roten, les chanoines expriment leur perplexité : « Comme la tombe ne peut contenir qu'un défunt et que le corps du prédécesseur du Révérendissime n'est pas encore consumé, que faire ? » Ils savent que Mgr Roten, au courant de ce problème, a demandé qu'on l'enterre près de l'autel Saint-André, voire dans le cimetière, près de la croix. On décide que la tombe du chœur sera ouverte et qu'on examinera s'il est possible de l'approfondir afin d'y déposer le cercueil de l'évêque défunt. « Ce qui fut fait », note le secrétaire du chapitre, « puisque c'est le lieu destiné à la sépulture des évêques »¹⁰⁰.

14. **François-Joseph-Frédéric Ambuel** (né en 1704, mort en 1780).

Nous n'avons pas de données sur le lieu de sépulture de cet évêque.

15. **François-Melchior Zen Ruffinen** (né en 1729, mort en 1790).

Nous n'avons pas de données sur le lieu de sépulture de cet évêque.

16. **Joseph-Antoine Blatter** (né en 1745, mort en 1807).

Nous ne connaissons pas son élection de sépulture. Selon un catalogue des évêques arrêté dans le cours de l'épiscopat d'Augustin-Sulpice Zen Ruffinen¹⁰¹, J.-A. Blatter fut enseveli dans le tombeau des évêques, au chœur de la cathédrale. Le fait est confirmé par la plaquette d'identification au nom de cet évêque découverte lors des travaux de 1831.

⁹⁹ Doc. II, n^{os} 224-226.

¹⁰⁰ Doc. II, n^o 226.

¹⁰¹ AEV/AVL 142, fol 149v.

17. **Joseph-François-Xavier de Preux** (né en 1740, mort en 1817).

Le « tombeau des évêques » est expressément mentionné par le chanoine A.-J. de Rivaz à propos de l'ensevelissement de cet évêque¹⁰². Sa plaque d'identification a été retrouvée en 1831.

18. **Augustin-Sulpice Zen Ruffinen** (né en 1765, mort en 1829).

Le chanoine de Rivaz décrit l'ensevelissement de cet évêque dans le « tombeau des évêques »¹⁰³. Sa plaque d'identification a été retrouvée en 1831.

Les textes dont nous disposons démontrent qu'il existait au chœur de la cathédrale un seul et même tombeau des évêques, utilisé d'Adrien I^{er} de Riedmatten à Augustin-Sulpice Zen Ruffinen. Le tombeau des « prédécesseurs évêques » où Adrien III de Riedmatten élit sépulture ne peut être que la tombe « devant le maître-autel » choisie par Adrien I^{er} et Hildebrand Jost.

Avec l'ensevelissement de l'évêque J.-J.-A. Blatter en 1752, ce lieu de sépulture est si rempli¹⁰⁴ qu'on doit y faire de la place lors de la mort de l'évêque Jean-Hildebrand Roten en 1760. Pour ce faire, on disposait d'un délai suffisant entre la séance capitulaire du samedi 20 septembre et la date des funérailles fixée au mardi 23. Nous n'avons aucun renseignement direct sur le travail alors exécuté. Nous constatons seulement que dès lors et jusqu'à la construction du grand caveau épiscopal de 1831, aucun problème de place n'est évoqué par le chapitre et qu'en 1829, lors de l'ensevelissement de Mgr Augustin-Sulpice Zen Ruffinen, la sépulture n'avait qu'environ 1,20 m de profondeur et qu'elle suffisait juste à déposer le défunt¹⁰⁵.

Certains des textes disponibles permettent de comprendre comment se présentait cette sépulture primitive des évêques. Rappelant les funérailles de l'évêque Augustin-Sulpice Zen Ruffinen, le 24 décembre 1829, le chanoine A.-J. de Rivaz écrit que la tombe « n'a que quatre pieds de profondeur sur deux de large » et s'étonne « qu'aucun de nos évêques, qui meurent ordinairement si riches pour un aussi pauvre pays que le nôtre, n'ait pas eu la générosité de se creuser au chœur de leur église cathédrale un caveau voûté pour soi-même et pour ses successeurs ». La médiocrité de la sépulture épiscopale à cette époque est confirmée par les souvenirs du grand doyen de Preux rapportés par le chanoine Carraux : la tombe des évêques « ne contenait qu'un cercueil »¹⁰⁶.

Les dimensions indiquées par de Rivaz pourraient faire penser à une petite fosse funéraire à l'intérieur de laquelle on ne peut déposer un évêque défunt

¹⁰² Doc. II, n° 237.

¹⁰³ Doc. II, n° 244.

¹⁰⁴ On connaît par ailleurs la largeur de ce tombeau : deux pieds (Doc. II, n° 244). En 1760, la hauteur disponible au-dessus du cadavre, non encore totalement consumé de l'évêque J.-J.-A. Blatter, ne permettait pas un nouvel ensevelissement.

¹⁰⁵ Doc. II, n° 244.

¹⁰⁶ Doc. II, n° 289, voir aussi n° 244.

qu'après avoir mis à l'ossuaire (ou ailleurs) les ossements de son prédécesseur. Les observations de 1760 et de 1829, indiquant une capacité d'un seul cercueil, pourraient être interprétées dans le même sens. Toutefois, le désir exprimé par plusieurs des prélats d'être ensevelis dans le tombeau de leurs prédécesseurs démontre que la sépulture contenait déjà plusieurs autres corps d'évêques. La fosse d'environ 60 cm de large ne permettait pas de déposer plusieurs défunts côte à côte ; en revanche, elle pouvait être en maçonnerie et assez profonde pour superposer un certain nombre de corps ¹⁰⁷. C'est aux deux occasions où elle est totalement remplie, c'est-à-dire en 1760 et en 1829, que l'on fait allusion à sa médiocre contenance du moment. Quand le chanoine de Rivaz remarque la profondeur de quatre pieds seulement, il décrit ce qu'il voit à l'occasion des funérailles de son évêque, sans se soucier de la profondeur déjà occupée par des prélats plus anciens.

On peut estimer l'importance de cette profondeur. De 1760 à 1829, la fosse se remplit complètement. On avait dû, en 1760, vider entièrement le tombeau ¹⁰⁸, grouper au fond les ossements de quelques prédécesseurs de J.-J.-A. Blatter, puis le corps de celui-ci et ensuite le nouvel évêque défunt, Jean-Hildebrand Roten. La profondeur du tombeau était donc suffisante pour contenir, outre les ossements regroupés, les corps de sept personnes. Avant 1760, l'évêque Blatter et ses prédécesseurs ne remplissaient peut-être pas entièrement la fosse : le problème posé au chapitre lors de la sépulture de l'évêque Roten était dû principalement au trop court délai écoulé depuis la dernière inhumation.

Il faut tenter de situer, dans le chœur, cette tombe collective des évêques. L'expression « devant le maître-autel » suggère de prime abord que le tombeau se trouve dans l'axe du chœur, à quelque distance des marches de l'autel que l'on retirera un peu vers l'est en 1622 ¹⁰⁹. Il semble toutefois qu'on doive la prendre dans un sens plus large. Décrivant au début du XIX^e siècle la cathédrale, Hildebrand Schiner écrit : « on y voit différens tombeaux, celui des Evêques à la droite dans le Chœur, celui des Chanoines dans l'allée devant le Chœur, et celui du simple Clergé, proche de la tribune où se trouvent les ossements des morts » ¹¹⁰. D'autre part, c'est près du « siège épiscopal », c'est-à-dire dans la partie

¹⁰⁷ Nous verrons plus bas qu'en 1831, on a retrouvé, dans des cercueils pourvus de plaques d'identification, non seulement Mgr Zen Ruffinen mort en 1829 mais aussi les évêques François-Xavier de Preux (mort en 1817) et Joseph-Antoine Blatter (mort en 1807). Le principe de la superposition des corps dans la fosse large de deux pieds seulement reçoit de ce fait un début de confirmation.

¹⁰⁸ Le peu de temps qu'on a pu consacrer à l'approfondissement de la sépulture entre le 20 et le 23 septembre 1760 confirme qu'elle était limitée par des murs et que ceux-ci étaient fondés suffisamment bas pour que l'on puisse se contenter de la vider. Le nombre d'évêques qui ont été inhumés depuis lors et jusqu'en 1829 suggère que les murs de la fosse prenaient naissance sur la partie conservée du dallage roman de la crypte.

¹⁰⁹ *Magnum altare retrahatur et elevetur pro quatuor gradibus* (visite de 1618, Doc. II, n° 171). La consécration d'un nouvel autel a lieu le 16 juin 1622 (Doc. II, n° 173).

¹¹⁰ Doc. II, n° 234. Par « tribune », il faut entendre ici un ossuaire. Le caveau funéraire du « simple clergé » pourrait avoir été construit sur le chantier de 1735-1737, en même temps que celui des chanoines. Il existe certainement en 1745, date à laquelle il paraît être récent (Doc. II, n° 223). L'absence d'allusion à ce caveau dans les documents de restauration du chapitre provient sans doute du fait que le « simple clergé » l'avait bâti à ses propres frais.

sud de la zone excavée en 1831, que le P. Rudaz signale la découverte du squelette de Philippe de Platea. Or celui-ci avait été déposé dans le tombeau des nobles de Silinen, dont la construction ne peut remonter qu'aux années 1482-1496. Le fait qu'on a pu voir dans ce tombeau le squelette entier d'un évêque du XVI^e siècle démontre qu'il ne s'agit pas du caveau collectif des évêques perturbé par les travaux de 1760 et contenant les restes de plusieurs prélats. D'ailleurs, le secrétaire du chapitre a noté en 1538 que Philippe, ancien « évêque élu », démissionnaire en 1529, mort dans la fonction de grand sacriste capitulaire, avait été enseveli dans la tombe des Silinen : l'honneur qui lui était fait de reposer au chœur n'allait pas jusqu'à permettre de l'ensevelir dans le caveau épiscopal lui-même. Cette place ne sera occupée que par Adrien I^{er} de Riedmatten (élu en 1529 et confirmé en 1532), puis par ses successeurs.

Il semble donc que l'évêque Jost de Silinen, au moment où il a fait combler la crypte et abaisser le niveau du chœur, a fait construire deux tombes voisines. La première, un peu au sud de l'axe du chœur, destinée à lui-même et à ses successeurs, et l'autre, contiguë au sud (proche du siège épiscopal) pour des membres de sa famille. Cet évêque n'étant pas mort en Valais, et ses successeurs Nicolas puis Mathieu Schiner n'ayant pas reçu leur sépulture à la cathédrale, le premier évêque qui puisse occuper cette tombe est Adrien I^{er}. Quant au tombeau familial, on pourrait y avoir placé les deux frères de l'évêque, André et Albin de Silinen, morts en 1486 et en 1494 ; on y déposa certainement Philippe de Platea, peut-être en qualité de parent des précédents. La conservation d'une zone de dallage roman dans la partie sud-ouest de la crypte paraît être en relation avec la construction des deux tombeaux. Une partie de cette surface a sans doute servi de fond à la sépulture collective des évêques : la fosse avait ainsi une profondeur d'environ 2,50 m sous le sol du chœur, ce qui correspond bien à l'utilisation connue de 1760 à 1829. C'est d'ailleurs au bord de ce reste de dallage que l'on a, en 1831, raccordé le sol de mortier du nouveau caveau.

L'examen archéologique a montré que le lieu de sépulture construit en 1831 l'a été complètement à neuf : on n'y réutilise aucun mur ancien, sauf ceux de la crypte romane. L'« agrandissement » du « lieu souterrain destiné à la sépulture des évêques » a donc consisté, non pas à développer quelque peu le caveau traditionnel, mais à le remplacer par un volume nouveau. Il s'ensuit que la tombe collective, utilisée de 1548 à 1829, a été alors entièrement vidée et démolie. Le fait est confirmé par le témoignage du P. Rudaz, affirmant que les ossements de Philippe de Platea et « les ossements des autres évêques » ont été regroupés dans le nouveau caveau épiscopal. Le soin, même relatif, que l'on prit alors de ces vénérables restes, fait que nous disposons aujourd'hui, en plus des textes d'archives mentionnés plus haut, d'une documentation ostéologique fort appréciable.

En 1946, dans le cadre des travaux préparatoires pour l'agrandissement du chœur de la cathédrale, une reconnaissance a été opérée dans le caveau funéraire de 1831. Le bureau d'architecte de Kalbermatten a dessiné (le 6 mars) l'intérieur de ce lieu de sépulture. Sont indiqués côte à côte, dans la partie méridionale, les cercueils de Mgr Jardinier et de Mgr Abbet (décédés respectivement en 1901 et en 1918) ; dans la partie septentrionale, on note un « coffre en bois plein d'ossements » et mesurant 2,05 m par 0,90¹¹¹.

¹¹¹ AEV, Fonds de Kalbermatten architectes, A 76.

Dans une note parue en 1948, Louis de Riedmatten, informé par le chanoine Victor Beck, secrétaire du chapitre, et par Etienne de Kalbermatten, architecte, rapporte ce qui suit au sujet de cette reconnaissance. Il confirme l'existence des deux « cercueils plombés » des derniers évêques et mentionne, dans la partie nord, « un grand coffre en sapin, en assez mauvais état, où divers ossements étaient entassés, avec quelques plaques ou débris de plaques en métal ». On put déchiffrer sur celles-ci les noms des cinq prédécesseurs de Mgr Jardinier, mais on dénombra dans le coffre les restes de sept corps, savoir probablement aussi ceux de Mgr François-Melchior Zen Ruffinen (mort en 1790) et de Mgr François-Frédéric Ambuel (mort en 1780)¹¹². Ces renseignements rapportés par Louis de Riedmatten peuvent être comparés à une note qu'a laissée le chanoine Beck. Celle-ci relate que, le 13 août 1947, soit avant de démolir la voûte du caveau de 1831 et de combler celui-ci, on a transféré les restes des évêques dans le caveau des chanoines sous la nef¹¹³. A propos des ossements qui étaient jusqu'alors mélangés sans ordre dans le coffre, le chanoine note qu'ils ont été déposés dans une nouvelle caisse.

Le caveau des chanoines n'a été rouvert qu'en 1952 pour la sépulture de Mgr Biéler, le 14 juillet 1976 pour une reconnaissance des lieux, et en automne 1988 pour des travaux d'agrandissement. Lors de ces deux dernières ouvertures, nous avons pu constater que la caisse d'ossements était demeurée à la place indiquée par le chanoine Beck, « du côté de l'Épître ». C'est ainsi qu'il a été possible de contrôler le nombre des évêques dont les os avaient été transférés en 1947.

Cette vérification a montré que le comptage opéré en 1946-1947 était bien trop sommaire. Un dénombrement soigné aurait exigé de bonnes connaissances ostéologiques et une patience à toute épreuve. Le contrôle qu'ont bien voulu exécuter le D^r Luis Matoso et le D^r Philippe Elsig, en septembre 1988 et en février

¹¹² Louis de Riedmatten rapporte en outre que la tête de l'évêque Joseph-Antoine Blatter (mort en 1807) « avait été conservée séparément dans la famille de Chastonay qui la fit rapporter lors de l'ouverture du caveau » (Doc. II, n° 297). Reconnu lors des travaux de 1831, ce crâne avait été confié par le chapitre à François-Christophe de Courten (Doc. II, n° 261). C'est de sa famille qu'il passa aux de Chastonay.

¹¹³ Doc. II, n° 296. Il s'attache principalement à indiquer où, dans le caveau des chanoines, on a placé ces ossements. « La grande caisse déposée du côté de l'Épître, dans le caveau — écrit-il — contient, transférés d'une caisse pourrie », les ossements de l'évêque François-Frédéric Ambuel (mort en 1780) et de ses successeurs jusqu'à Pierre-Joseph de Preux (mort en 1875). Il mentionne ensuite deux cercueils, le premier « suspendu » contre le mur est celui de Mgr Jardinier (mort en 1901), et l'autre, à sa droite, celui de Mgr Abbet (mort en 1918). Lors d'une reconnaissance faite avec l'accord du chapitre, le 14 juillet 1976, nous avons constaté que la caisse mentionnée par le chanoine Beck se trouvait bien du côté sud de l'entrée. Sur son couvercle se trouvaient une boîte de bois, contenant un crâne, et une autre de métal, qui n'a pas été ouverte. A gauche de l'entrée, trois cercueils étaient posés sur le sol : celui de Mgr Jardinier au nord (au pied du mur), celui de Mgr Abbet et celui de Mgr Biéler (mort en 1952) suivaient en direction du sud.

Quelques détails fournis par le chanoine Beck doivent encore être examinés. Il indique que les corps de deux chanoines (Antoine Anthamatten, mort en 1876, et Antoine de Kalbermatten, mort en 1871) se trouvaient dans le caveau, en dehors des loculi, et qu'ils ont été ensevelis devant la chapelle Sainte-Barbe. Les quelques plaques de plomb indiquant les noms des évêques se trouvaient dans le même coffre ; une autre plaque, au nom de Mgr Joseph-Antoine Blatter, était, avec un crâne et une mitre, dans une boîte particulière.

suivant, démontre que la caisse où les ossements ont été placés en août 1947 contient en réalité les restes de quinze individus ¹¹⁴. Or, depuis sa construction en 1831, le caveau épiscopal a servi de sépulture à quatre évêques. En 1875, lors des funérailles de l'évêque P.-J. de Preux, le secrétaire du Chapitre note dans le registre des Calendes qu'il y avait dans le caveau quatre cercueils, savoir ceux des évêques Blatter (mort en 1807), de Preux (mort en 1817), Zen Ruffinen (mort en 1829), provenant évidemment de l'ancien caveau, et Roten (mort en 1843) ¹¹⁵.

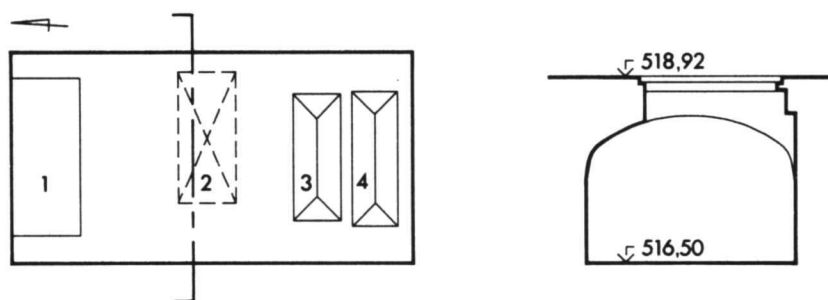


Fig. 9. — Le caveau funéraire des évêques, plan et coupe (d'après le relevé de Kalbermatten de 1946). Echelle: 1:100.

- | | |
|--|------------------------------|
| 1) coffre de bois contenant les ossements
des anciens évêques | 3) cercueil de Mgr Abbet |
| 2) dalle fermant le caveau | 4) cercueil de Mgr Jardinier |

¹¹⁴ Etant donné le nombre de tibias et de fémurs retrouvés et les conditions de conservation, il est exclu que de tels gros os aient disparu totalement et qu'il y ait eu plus de quinze personnes.

¹¹⁵ ACS, Kal. 35, p. 65. Texte obligeamment transmis par M^{lle} Françoise Vannotti, que nous remercions.

En 1946, seuls les cercueils des deux évêques les plus récents (Mgr Jardinier, mort en 1901, et Mgr Abbet, mort en 1918) se trouvaient dans le caveau: les ossements contenus dans les quatre cercueils vus en 1875, ainsi que ceux de Mgr P.-J. de Preux, avaient donc été déposés, en même temps que leurs plaques d'identification, dans le coffre commun.

Des quinze individus dénombrés par le D^r Matoso et le D^r Elsig, treize étaient donc antérieurs à la construction du caveau de 1831. Il s'agit donc de douze évêques extraits en 1831 de l'ancien caveau et de Philippe de Platea, qui leur a été joint à la même date.

Des dix-sept évêques de Sion morts de 1584 à 1829, douze ont donc certainement été déposés dans le caveau du chœur. Sachant que deux évêques de la famille Supersaxo ont reçu leur sépulture à Sainte-Barbe, on constate qu'il manque les restes de trois personnes¹¹⁶, qui pourraient avoir été enterrées ailleurs, à moins que, selon une hypothèse peu vraisemblable, leurs ossements aient été transférés à l'ossuaire en 1760, quand le chapitre a voulu faire de la place dans la sépulture collective.

L'examen des ossements et des plaques d'identification recueillis en 1831 confirme l'existence d'une tombe collective telle que les documents écrits nous la faisaient entrevoir. Dans un espace étroit, à peine plus long et plus large qu'un cercueil, et nécessairement entouré de murs, les évêques étaient déposés les uns sur les autres.

¹¹⁶ Il s'agit le plus vraisemblablement de quelques-uns des six prélats sur la sépulture desquels nous ne possédons aucun renseignement sûr.